

FESTIVAL

Señor Coconut:
électro-mambo
pour une fièvre jaune

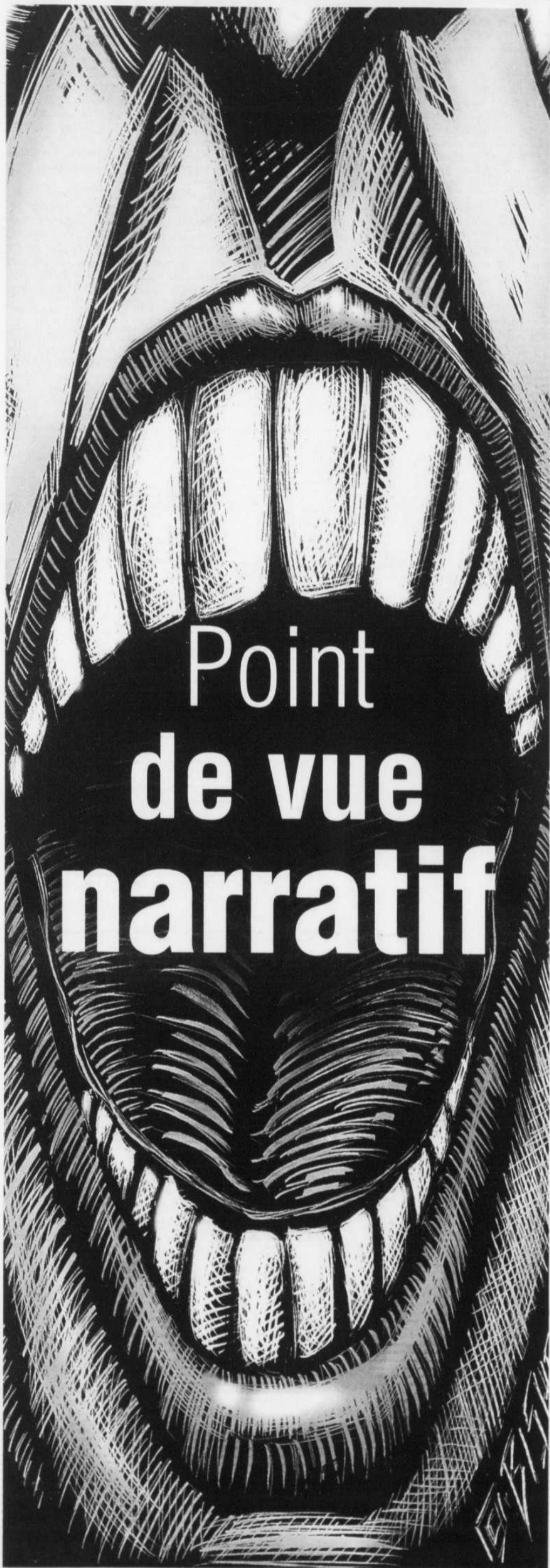
Page E 6



CINÉMA

Lemming: l'esprit,
l'humour et la grâce réunis

Page E 8



Point de vue narratif

RANDY MACK BISHOP

LIVRES et Culture



On
n'est jamais
trop
curieux

À l'aube de la quarantaine, Patrick Sénécal est professeur de littérature et de cinéma au Cégep de Drummondville depuis 1994. Il est l'auteur d'une pièce de théâtre, *Les Aventures de l'inspecteur Hector*, montée au théâtre La Licorne en 1997. Il a aussi scénarisé, en collaboration avec Éric Tessier, son roman *Sur le seuil* (1998), que Tessier a porté à l'écran en 2002. Il travaille présentement à l'adaptation cinématographique de ses nouvelles et met la dernière main à un roman intitulé *Le Vide*. Patrick Sénécal est membre de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois.

PATRICK SÉNÉCAL

Grégoire Lévesque ouvre les yeux, la tête lourde, assis dans un vieux fauteuil. La pièce dans laquelle il se trouve lui est totalement inconnue. D'une dimension de quinze mètres sur vingt, ses murs sont en ciment et le sol, en terre meuble. La pièce est peu meublée: une armoire en métal, un coffre, une grande table avec des bracelets métalliques aux extrémités, deux ou trois objets qui traînent... Aucune fenêtre. Le tout éclairé par un néon maladif au plafond.

Sûrement une cave. La dernière chose dont se souvient Lévesque est son trajet habituel pour retourner chez lui. Il a quitté le journal vers 18 heures et est sorti du métro quinze minutes plus tard. Après avoir marché quelques minutes sur Mentana, il s'est engagé dans la petite ruelle qu'il prend tous les jours. Puis, en même temps qu'on le tirait par derrière, quelque chose d'humide s'est pressé contre son nez... et plus rien.

Première évidence: on l'a enlevé. On l'a enfermé ici, dans cette cave obscure et sale. Pourtant, il n'est pas attaché.

— Comment vous sentez-vous?
Le journaliste sursaute et regarde derrière lui. Près d'une porte se tient un homme dans la trentaine, les bras croisés. Il fait quelques pas et s'arrête, étonné.

— Vous avez l'air plus vieux en vrai, dit l'inconnu. Pourtant, vous avez à peine cinquante ans, non?

Lévesque le reconnaît et n'en croit pas ses yeux.

— Alex Sirois!
— Au moins, vous avez la décence de reconnaître les écrivains que vous plantez. Et comme vous les plantez presque tous, votre mérite n'en est que plus grand.

Alors Lévesque comprend: Sirois l'a enlevé pour se venger des mauvaises critiques du journaliste. Pathétique! Et surtout enfantin! Tous les médias sont en admiration devant Alex Sirois, le populaire écrivain de thrillers. Et la vedette n'accepte pas qu'un seul d'entre eux fasse entendre une voix discordante? Lévesque ne peut s'empêcher d'émettre un ricanement de mépris, mais Sirois, comme s'il avait lu dans ses pensées, lève un doigt:

— Ce n'est pas ce que vous pensez. En fait, je tiens à vous dire que vous avez raison.

Le critique fronce un sourcil. Avec une moue contrainte, Sirois explique:

— Dans vos critiques, vous dites que je décris des meurtres et des tortures, mais comme je ne connais pas moi-même la souffrance et la peur, je suis incapable, dites-vous, de les faire ressentir aux lecteurs. Et vous avez tout à fait raison. Un bon écrivain doit être curieux et vivre les émotions qu'il écrit s'il veut créer des personnages réalistes. J'ai donc décidé de suivre votre conseil.

Il commence à marcher de long en large sous l'œil ahuri du journaliste.

— Dans mon prochain roman, un étudiant intello est le souffre-douleur d'un dur à cuire. Durant une bonne partie du livre, le malabar donne une série de raclées à l'intello et je voudrais que cela soit très, très réaliste.

Les traits de Lévesque se contractent soudain d'inquiétude. Mais Sirois précise aussitôt:

— Dans le roman, la narration sera du point de vue de l'intello.

Lévesque n'est pas sûr de bien saisir. Est-ce que Sirois est assez fou pour...

Le critique se rappelle qu'il n'est pas attaché. D'un bond, malgré sa tête toujours lourde, il se jette vers la porte, tente de l'ouvrir mais en vain.

— La clé se trouve dans cette armoire, fait l'écrivain.

Il indique l'armoire de métal. Lévesque se précipite et constate qu'elle est fermée avec un cadenas.

— Et le numéro de ce cadenas est ici.

Sirois pointe son front. Lévesque se tourne vers lui, déconcerté, tandis que l'écrivain, les mains dans le dos, ajoute:

— Cette armoire renferme aussi l'antidote.

— L'antidote?

— Du poison que je vous ai injecté durant votre inconscience. Évidemment, c'est un poison que n'importe quel hôpital pourrait détruire en un tournemain, mais comme la clé de la porte est aussi dans l'armoire, je vous conseille de miser toutes vos chances sur celle-ci.

Il regarde sa montre:

— Il vous reste environ une heure. Peut-être moins. Les vrais poisons ne sont pas aussi précis que dans les films, vous savez...

— Vous êtes fou!

— Vous n'en êtes pas à une insulte près.

Le critique s'approche de Sirois et constate que l'écrivain est non seulement plus petit que lui, mais plus maigre, plus chétif.

— Donnez-moi le numéro!

— C'est avec de tels arguments que vous espérez me convaincre?

Et Sirois prend une grande respiration, nerveux et excité à la fois.

Lévesque, après une brève seconde d'hésitation, donne un coup de poing à la mâchoire de son géolier, un coup maladroit provenant d'un homme qui ne s'est pas battu depuis son adolescence mais qui est tout de même costaud. Sirois titube sous le choc et ouvre de grands yeux stupéfaits.

— Ça alors! C'est la première fois qu'on me frappe, vous vous rendez compte?

VOIR PAGE E 2: POINT DE VUE

EXPOSITION

L'Éden, en haut de l'escalier

Le MBAM se penche sur la photo et la vidéo dans l'art contemporain

STÉPHANE BAILLARGEON

Le seul petit, tout petit, problème est le titre. *Son et vision*. Pas fort, fort. Même si ces mots résument les choses en question, à savoir «l'image photographique et vidéographique dans l'art contemporain au Canada», comme l'indique le sous-titre de la nouvelle exposition estivale du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM). Une très belle et très instructive expo, par ailleurs.

Le travail aurait pu s'intituler *Stairway to Heaven*. Comme la chanson? Oui, comme la chanson. Les muséologues y ont pensé. Seulement, la référence au mégahypersuper tube de Led Zeppelin sautait aux

oreilles sitôt le titre lâché. Il fallait donc une autorisation spéciale des ayants droit, comme le musée en avait obtenu une des mandataires de Serge Gainsbourg en reprenant l'appellation *Sous le soleil*, exactement pour la récente exposition sur le paysage en Provence. Les conditions légales s'avéraient plus complexes dans ce nouveau cas.

Dommage. *Stairway to Heaven* dirait exactement ce qu'il faut en pointant vers certains thèmes forts de l'exposition, le portrait d'un monde «sorti de l'ère des illusions» constatant «l'obsolescence des mythes modernes», comme le résumait le commissaire Stéphane Aquin lors d'une visite de presse, plus tôt cette semaine. «Avec la mode, la musique populaire est ce qui

traduit le mieux un moment historique, une époque», poursuit le conservateur à l'art contemporain du MBAM dans le petit catalogue qui accompagne l'exposition. «Dans un temps de réflexivité historique comme le nôtre, où nous ne cessons de mesurer et de commenter notre écart par rapport à certains moments passés — l'utopie des années soixante, les paradis artificiels des années soixante-dix — la référence à la musique s'impose. Mais la musique, c'est aussi l'émotion, l'emportement, le sublime.»

Sans bien sûr oublier qu'un hit peut en cacher un autre. En anglais, *Sound and Vision* évoque une vraie chanson de David Bowie.

Allons-y donc avec ce compromis finalement bien

acceptable. *Son et vision* découle d'une première collaboration entre les trois grands musées des beaux-arts du pays (Montréal, Ottawa, Toronto) pour proposer une lecture de l'art contemporain canadien sous l'angle de la transformation et du développement des pratiques photographiques et accessoirement vidéographiques.

Montréal, Toronto, Vancouver

Une cinquantaine d'œuvres composent le corpus très agréablement déployé dans le pavillon nord de la rue Sherbrooke. Les espaces autour de l'escalier

VOIR PAGE E 2: ÉDEN

LIVRES

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Dans la frayeur de vivre

HUGUES CORRIVEAU

Le livre est sombre, comme rarement on en rencontre, sombre et lucide, manifestant une inquiétude ontologique profonde, une sorte de misanthropie suffocante, mais matinée d'une sincérité qui nous touche souvent, tant le désarroi s'y traduit par des confidences d'une forte authenticité.

Le poids des images

Par contre, il faut avoir le courage de confronter «l'épais brouillard de [s]es pensées», le «blasphème de la lumière», le «délaiement de [s]a mollesse», les «cratères de solitude», les «copeaux de bonheur», «le dessèchement du silence», «son vêtement de maléfices», son «manteau de regrets», un «tison de tracas», «les fleurs froides du feu», «le grand bouc du sommeil», pour parvenir aux «profondeurs de l'être» et au «dé des durs aveux»!

Cessons là! Cette poésie est parfois si lourdingue que le livre nous en tombe des mains, qu'on en reste pantois. Faut-il publier dans la collection dont on est soi-même le directeur pour éviter tout élagage? Robert Fortin est, au demeurant, un trop bon poète pour qu'on ne se désole pas, ça et là, devant tant de pesanteur.

Heureusement, la voix

Il lui suffit pourtant de nous confier qu'il est «exposé aux grands vents le cœur cloué par terre» pour que nous renouions avec la vigueur qui a fait reconnaître

cette œuvre. On accompagne le poète dans ses confidences: «si [la parole] est au service d'un poème / je voudrais qu'elle m'initie à la naissance du jour / comme le prolongement de ma propre demeure». Que n'est-ce toujours ainsi! On le sait dans le déséquilibre qui le mène à chercher ses repères, à vouloir donner à sa vie des assises plus fortes pour supporter les grands changements de l'heure, les mouvances modernes qui déséquilibrent: «même si la société me semble un ver au creux d'un fruit pourri je vais dans la direction des arbres en pensant trouver d'autres racines et relancer mes jardins»; or ce combat se fait difficile, parce qu'on dirait que les mots engourdissent.

Tons variables

Autant la première partie du recueil, «Les dés du chagrin», se complait dans les miasmes d'un désespoir errant, autant la seconde, «Relancer les dés», est une révolte contre ce défaitisme, un cri tout entier tourné obstinément vers le devenir et la détermination: «Je suis un humain qu'écrire brûle / j'emploie le mot passion / pour me différencier de la pierre», car «ce n'est pas perdu la poésie».

Et viennent les neuf textes en prose de la dernière partie, «Alea jacta est», qui inscrivent une réflexion sur les heurs et malheurs dans la vie du poète, sur l'Amérique et la difficulté de la paix, sur les possibles soubresauts que la vie réserve à qui se préoccupe d'en sonder les imparables bouleversements. Et devant ces aléas, on trouve la poésie comme réponse

du cœur et de l'émotion.

Cette troisième partie signe un acte de foi pour le travail du poète, une manière de confiance qui pose l'écriture au milieu du désir. Pour Robert Fortin, il y a là une possible survivance, non sans naïveté, ce qui étonne, vraiment. Ne s'était-il pas demandé en seconde partie: «Et si mes larmes / étaient cette goutte de rosée / qui a miniaturisé ma peine / sur un pétale de rose?»

Maintenant il affirme: «Dans mes poèmes, faire voir évoque cette tension amour-blessure-respiration, de même que cette intense intimité déséquilibre / équilibre des sens et du regard en rapport avec émotions et expressions.»

On est ici dans une conception de la poésie comme révélation, comme lieu du sublime et de l'âme, on a une très haute vision du pouvoir de la parole, comme autant de «vieilles vieilleries». Mais c'est touchant, tellement on souhaiterait au poète le bénéfice de ses extases et de ses découvertes étherées. «Je tiens aux phrases qui laissent des rameaux d'olivier sur leur passage», écrit-il en final. Passe alors dans l'œuvre une icône souffrante et prophétique.

Collaborateur du Devoir

LES DÉS DU CHAGRIN

Robert Fortin
L'Hexagone, coll. «L'appel des mots»
Montréal, 2006, 128 pages

B É D É

Guerre, enfance, tolérance

DENIS LORD

Commencée à la fin des années 70, la carrière de Farid Boudjellal s'avère plutôt accidentée, ponctuée de changements d'éditeur et de registre tant dans l'approche graphique que dans le type de récit. Un fil directeur toutefois: la récurrence d'épisodes à tendance autobiographique consacrés, au fil des années, aux Slimani, une famille d'Algériens émigrés en France.

La trilogie *Petit Polio* a été à l'origine publiée par Soleil (boîte dirigée par Mourad, frère de Farid) à la fin des années 90; ce sont, curieusement, les deux premiers tomes, que nous offre aujourd'hui Futuropolis. Mahmoud, alter ego de l'auteur, grandit à Chicago, un quartier chaud de Toulon, avec ses frères et sœurs. Il souffre de poliomyélite mais c'est un garçon joyeux et farceur, dessinateur et amateur de bédé. Mahmoud partage ses journées entre l'école, les jeux dans les rues et la découverte d'un nouveau voisin, Rémy, dont la mère est mourante. Nous sommes en 1958; il y a quatre ans déjà que le Front de libération nationale (FLN) lutte pour l'indépendance algérienne. Bien sûr, la guerre n'épargne pas le sol français: Abdel, le père de Mahmoud, est arrêté devant sa famille, passé à tabac pour de vagues accointances avec le FLN; son meilleur ami, César, revenant de son service militaire, voue désormais une haine implacable aux Algériens.

Graphiquement, avec l'utilisation de l'aquarelle pour les plans d'ensemble, *Petit Polio* est sans doute l'œuvre la plus achevée de Boudjellal; le rythme y est aussi particulièrement efficace. C'est un récit extrêmement émouvant — parfois à la limite du mélodramatique — sur l'enfance. Une enfance avec ses joies, sa liberté et son imaginaire bien sûr, mais aussi à la découverte de terribles réalités comme le racisme, la guerre et la mort. Cet appel à la tolérance se trouve également dans la version remaniée et augmentée d'inédits que Futuropolis propose de la série *Juifs/Arabes*, aussi signée Boudjellal.

Collaborateur du Devoir

PETIT POLIO

Farid Boudjellal
Futuropolis
janvier 2006, 110 pages

J E U N E S S E

Bizarres, les baisers

ANNE MICHAUD

Il y a les baisers et les bécots, les bisous et les gros becs mouillés, les becs-à-pincettes et les becs qui piquent... en d'autres mots il y a toutes sortes de baisers! Certains enfants aiment en donner et en recevoir, d'autres pas du tout! Mais une chose est certaine: les baisers d'amoureux intriguent tous les enfants et en dégoûtent aussi un bon nombre!

Pourquoi les amoureux s'embrassent-ils aussi souvent et aussi longtemps? Pour le découvrir, une petite fille se livre à une enquête et recense toutes les utilisations des lèvres qu'elle connaît: têter, parler, chanter, grimacer, embrasser ses parents et même la «matante qui pique»... Mais embrasser un garçon? Pourquoi et surtout lequel??? Son papa lui conseille d'attendre et lui dit qu'un jour, elle aussi aura droit à un baiser d'amoureux...

Ces jolis n'est-ce pas? Ce petit conte de Jacques Godbout illustré par Pierre Pratt fait suite à *Mes petites fesses* du même tandem. Coquin et légèrement impertinent, mais surtout plein de tendresse, c'est un album aussi délicieux qu'un baiser d'enfant!

Collaboratrice du Devoir

BIZARRES, LES BAISERS!

Texte de Jacques Godbout
Illustrations de Pierre Pratt
Les 400 coups
Montréal, 2006, 32 pages, 4 ans et plus

POINT DE VUE

Alors, la rage et la terreur balaient le peu de sens moral qui, après quinze ans d'assassinats littéraires, subsistait toujours dans l'âme du journaliste

SUIITE DE LA PAGE E 1

Il masse sa joue:

— C'est pas du tout comme je l'imaginai... Très intéressant...

Enragé par l'arrogance de l'écrivain, Lévesque porte un second coup, cette fois beaucoup plus précis et beaucoup plus fort. Sirois tombe littéralement sur le sol, se redresse et crache un jet de sang, ravi:

— Vous m'avez cassé une dent! Il faut absolument que je me souviene de cette sensation!

Il sort un calepin de sa poche et se met à écrire fébrilement, les lèvres dégoûtantes.

Affolé, Lévesque s'acharne sur le cadenas et l'armoire. En vain. Il fouille la cave, trouve une vieille batte de baseball et commence à frapper sur le cadenas. Il l'eut frappé avec un mouchoir qu'il aurait obtenu le même résultat. Il se tourne donc vers Sirois, batte levée, visage grimaçant.

— Donne-moi le numéro, ostie de malade!

Sirois, qui s'est remis debout, fixe la batte, le regard étincelant d'une fascination malsaine.

— Oh! Je crois que ça va... devenir... vraiment intéressant, là, non?

En grognant, Lévesque vise les jambes. La batte atteint le tibia et, en criant, l'écrivain s'écroule à nouveau. Aveuglé de rage, le journaliste donne deux, trois coups, principalement dans les flancs. Il s'arrête, à bout de souffle, et dévisage Sirois à ses pieds qui, malgré ses côtes cassées, ricane en regardant le plafond:

— Vous aviez tellement raison, monsieur Lévesque... Je parlais de choses que j'ignorais complètement...

Il a un haut-le-cœur, grimace et bredouille:

— Vous saviez, vous, que la douleur donne envie de vomir?

Éperdu, le critique lâche la batte et se dirige vers le coffre qu'il ouvre: tournevis, pince, marteau... Il prend les deux premiers et retourne à l'armoire. Pendant quinze minutes, il s'acharne sur le cadenas, mais réussit à peine à le rayer. Couvert de sueur, tremblant de peur, gémissant malgré lui, il se tourne vers Sirois qui, toujours sur le sol, écrit à toute vitesse dans son calepin, en remuant les lèvres silencieusement.

Alors, la rage et la terreur balaient le peu de sens moral qui, après quinze ans d'assassinats littéraires, subsistait toujours dans l'âme du journaliste. Il se jette sur son géolier, s'assoit carrément sur lui et lève le tournevis en lui hurlant de lui donner le numéro. Aussi terrifié qu'excité, l'écrivain refuse. Le tournevis s'abaisse et cloue littéralement la main droite de Sirois au sol, provoquant un cri terrible.

«Dieu du ciel, qu'est-ce que je fais-là?»

Mais, tel un homme dévalant une pente si raide qu'il ne peut plus s'arrêter de courir, Lévesque lève à nouveau l'outil et, cette fois, le plante dans l'épaule gauche. Ensuite, c'est la pince qui se saisit du nez et qui le tord dans tous les sens, le casse et le broie. Lévesque, qui se serait cru incapable trente minutes plus tôt de poser des gestes aussi barbares, ne réalise plus ni la démente de ses actes, ni la souffrance qu'il inflige; il ne voit qu'un fou qui doit cracher les trois chiffres qui lui sauveront la vie, sa vie qui va s'envoler d'ici trente minutes, et ce, pour rien, absolument pour rien!

Sirois crie, hurle, vomit, râle, mais ne donne aucun numéro. Lorsque Lévesque lâche enfin son nez en charpie, l'écrivain a la force de marmonner, souriant sous le sang qui recouvre son visage:

— Ah, monsieur Lévesque!... Grâce à vous, je vais vraiment devenir un grand écrivain!

La vision déformée, se sentant lui-même sur le point de basculer dans la folie, le critique approche son tournevis près de l'œil en vociférant:

— Je vais te crever les yeux, l'entends-tu? Je vais te crever les yeux!

— OK, ça suffit! ricane alors Sirois avec les quelques forces qu'il lui reste. Je pense que j'ai suffisamment compris, maintenant!

Il marmonne les trois chiffres. Lévesque se précipite sur le cadenas, le tourne avec des doigts tremblants, puis la porte s'ouvre. Il voit sur la première tablette une fiole qu'il prend et boit d'un seul trait. Il fronce les sourcils, regarde la fiole avec incrédulité et se retourne en clamant:

— Mais c'est juste de l'eau, ça!

Il a tout juste le temps de voir Sirois, debout tout près de lui, batte brandie, avant que cette dernière ne l'atteigne en plein front. Étendu sur le sol, il ne perd pas conscience, mais est si étourdi qu'il ne peut bouger. À travers sa vision confuse, il voit Sirois prendre deux paires de menottes dans l'armoire. Il en met une aux poignets du journaliste, une autre à ses chevilles, puis se redresse. Ensanglanté, mal en point, il a tout de même repris une certaine vigueur.

— À force de critiquer de mauvais polars, vous avez fini par y croire vraiment, marmonne-t-il. Vous avez réellement cru que je vous avais injecté un poison?

Lévesque a maintenant parfaitement recouvert ses esprits. Sur le sol, il se démène comme un diable mais, menotté aux mains et aux pieds, il ne réussit qu'à se tortiller de manière grotesque.

— C'est vous qui vouliez souffrir! lance-t-il, désespéré. Vous vouliez comprendre les souffrances de votre narrateur, alors pourquoi vous en prendre à moi?

Sirois crache du sang, caresse doucement son nez en bouillie.

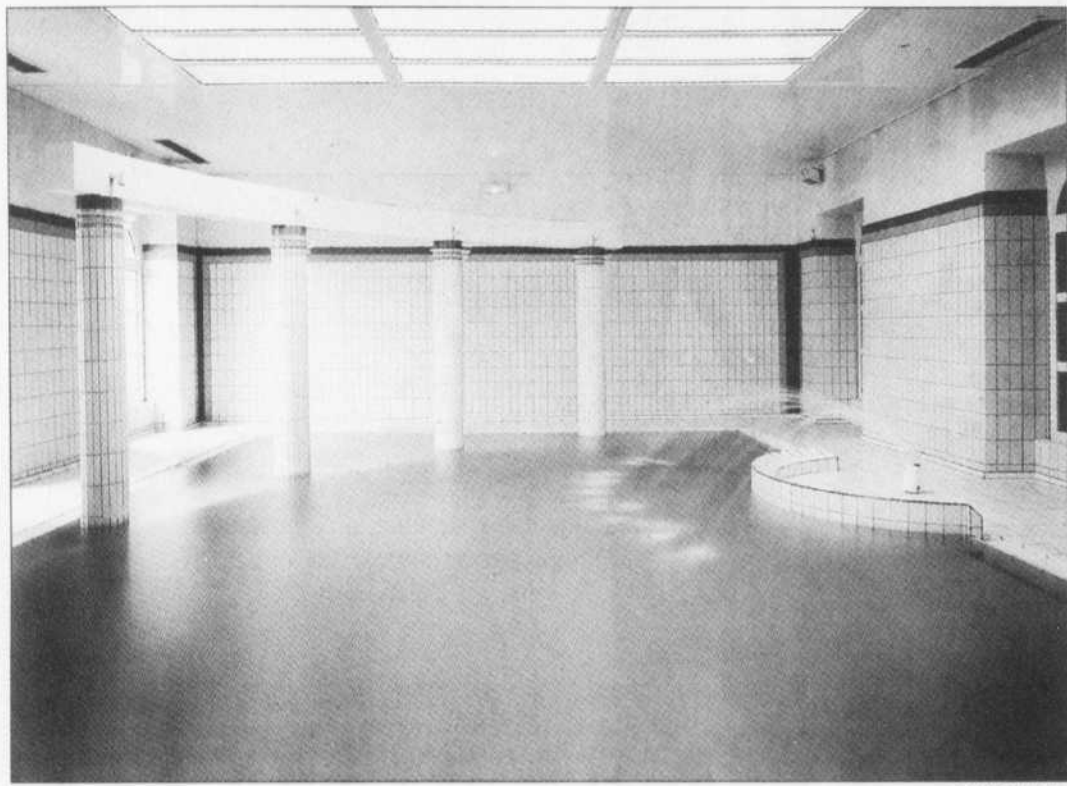
— Oh, mais je continue à agir en professionnel, ne craignez rien. C'est que, voyez-vous, durant une bonne partie du roman, le personnage narrateur est la victime, certes, mais au cours des derniers chapitres, il capture le dur à cuire qui lui a mené la vie si dur et, pour se venger, l'enterre vivant...

Il retourne à l'armoire, en sort une pelle et lance un regard étincelant à son prisonnier.

— Je dois comprendre toutes les sensations de mon personnage, vous comprenez?

Lévesque se met à haleter. Il ne ressent plus aucune colère. Il ne reste que la peur, pure, totale. Et tandis qu'il commence à creuser, Sirois s'exclame d'une voix émue:

— Merci, monsieur Lévesque... Vos critiques à mon égard auront vraiment été constructives...



Établissement thermal, Lynn Cohen, 1999. Collection du MBAM.

ÉDEN

SUIITE DE LA PAGE E 1

majestueux sont réservés aux figures tutélaires de la photo canadienne. Geneviève Cadieux, Michael Snow, A. A. Bronson (*General Idea*) et, bien sûr, Jeff Wall, star suprême des arts actuels du pays. Il s'impose ici avec *Stereo*, une diachromie sur caisson à lampe (une boîte lumineuse, quoi) de 1980 montrant un nu masculin sur un canapé. Une œuvre bourrée de références à la peinture et à l'histoire de l'art, capable de susciter d'innombrables réflexions sur le kitsch, l'infinité, le repli sur soi ou l'amusante évolution des rapports occidentaux à la pilosité...

Toutes les œuvres proviennent des collections des trois institutions, ce qui donne la mesure de leur qualité. La plupart des artistes exposés vivent et travaillent à Montréal, Toronto ou Vancouver.

Mais en quoi cet art canadien tire des collections canadiennes est-il canadien? Dans les interviews du fascicule accompagnant le travail, les commissaires répondent de diverses façons. Ils répètent que l'art du pays de Marshall McLuhan est un art des médias et même du multimédia (le son, la vision...). Ils soulignent que les artistes d'ici sont très attachés au réel et à son interprétation, à vrai dire aux mécanismes mêmes de la vision. Si ce pays adoptait une partie du corps comme emblème, ce devrait être l'œil, et même le gros iris de Michael Snow intitulé *Conception de la lumière*. «J'espère conduire le spectateur à une reconnaissance intellectuelle, sensuelle et émotionnelle de l'objectivité manipulable des représentations», expliquait cet artiste multidoué dans un commentaire accompagnant la première sortie de l'œuvre oculaire, à Paris, en 1982.

«Une large part de leur travail vise à maîtriser et à donner à voir la perception», note pour sa part David Moos, de l'Art Gallery of Ontario, en parlant des artistes de la sélection. Il rappelle en même temps un célèbre postulat de Jeff Wall voulant que «les choses n'ont pas besoin d'exister vraiment, ou d'avoir existé, pour apparaître dans l'image».

Construction de l'image

Plusieurs grands artistes ont suivi le mot d'ordre en explorant chacun à sa façon des stratégies de construction de l'image. Le Montréalais Nicolas Baier s'avère un héritier direct de la riche et complexe mécanique expressive, comme on a pu le voir lors de deux récentes expositions (une au MBAM, une autre à la galerie René Blouin) et tel que le montre l'œuvre *Planète* de la présente expo. Le grand glo-



Les Sœurs Sophie et Sarah, Janieta Eyre, 2001. Collection du MBAM.

be terrestre représente en réalité un dessus de table de bar usé, agrandi et manipulé à l'ordinateur avec mille et un trucages pour engendrer un monde enchanté, exotique et idyllique. Cet artiste, comme tous ceux dignes du noble titre, donne à voir autrement puisque ce sont d'abord et avant tout ces regards exceptionnels qui font les tableaux... et les photos.

La sélection suscite aussi de très intéressantes réflexions sur les grands genres universels que demeurent le portrait, le paysage ou le documentaire. La plus grande salle est consacrée à des séries étrangement complémentaires de Stan Douglas et Lynn Cohen. «deux regards croisés sur un monde en mutation». Le premier saisit les architectures cubaines et leur réassignation de la Révolution. Une photo lourde des mutations du dernier siècle montre le vieux siège social déglugné de la Banque Royale du Canada de La Havane transformé en parking pour motos officielles, soit le témoin des anciens rapports d'exploitation Nord-Sud ayant mené Castro au pouvoir et en même temps les symboles rutilants d'un régime dictatorial où la richesse fait cruellement défaut. Brillant.

Lynn Cohen, quant à elle, dévoile «l'étrange indétermination inscrite dans les espaces fonctionnels». Sous son œil à refaçoner le monde, une salle de classe évoque une chambre

de torture et les formes elles-mêmes se dissolvent dans un magma tendu, à la limite de l'abstraction. Dans cette série comme dans l'autre, l'absence de personnages accentue l'effet d'étrangeté, voire d'aliénation, comme si l'utopie communiste et la froide modernité fonctionnaliste engendraient des cauchemars déshumanisés.

Les photographies de livres brûlés d'Angela Grauerholz disent aussi quelque chose d'infiniment triste sur notre époque marquée par les autodafés, les fours crématoires et la mort de Dieu. De même, la triste beauté fulgurante de l'arbre renversé de Rodney Graham (*Cadre du parc Stanley*, n° 7) suscite une sorte d'extase noire et laisse une trace de peine métaphysique que les portraits comiques et les paysages féériques des espaces voisins ne réussissent pas à effacer complètement.

«Une fois sorti de l'ère des illusions, il reste la beauté plastique», semble répliquer un document du MBAM. L'esthétique, cet absolu de substitution, comme ultime bouée dans le naufrage de l'existence... Triste leçon en vérité, quel soit canadienne ou universelle. Et tout compte fait, c'est peut-être la trame d'*Ascenseur pour l'échafaud* ou *Sympathy for the Devil* qu'il aurait fallu choisir comme titre pour cette exposition...

Le Devoir

LIVRES

LA PETITE CHRONIQUE

L'un sourit, l'autre pas

Gilles Archambault

Dans *Les Vertes Lectures*, Michel Tournier se penche sur les lectures enfantines. S'il est un secteur négligé par les adultes, c'est bien celui-ci. Comme si, devenus plus âgés, ils reniaient les évasions de jadis.

Les évocations qui nous sont soumises ici n'ont rien de lourd. Tournier peint les figures de la comtesse de Ségur, de Jules Verne, de Lewis Carroll et de quelques autres comme on le ferait au cours d'une discussion amicale sous un parasol. Légèreté de ton ne veut pas dire insignifiance du propos. L'auteur de *Vendredi et les limbes du Pacifique* nous rappelle, par exemple, que Verne a produit une œuvre quantitative aussi importante que celle de Balzac, il nous apprend également l'existence d'un auteur allemand pour la jeunesse, Karl May, voleur de métier et auteur de 99 romans traduits en 57 langues.

Tournier a surtout le don de fai-

re rêver. Veut-il nous convaincre de la supériorité de la modestie du conteur sur celle du nouvelliste, il avance: «Je vais vous dire le conte le plus fabuleux, le plus merveilleux que vous ayez entendu. Mais je n'y suis pour rien, car je l'ai recueilli de la bouche de ma grand-mère ou du conteur arabe ibn-al-Houdaïda.» Alors que le nouvelliste prétend innover. Dans un cas comme dans l'autre, on est en présence de frimeurs, d'inventeurs. D'où la nécessité de la littérature.

Tournier écrit: «L'enfant qui naît ne sait ni lire ni écrire... Quelle que soit l'érudition des parents, l'enfant à sa naissance est d'une ignorance totale.» Heureux ceux qui l'acquerront, ce goût, cette porte ouverte vers ce qui ressemble à du bonheur.

C'est en tout cas vers ces paradis que nous invite Michel Tournier. *Le Journal atrabilaire* de Jean Clair ne promet ni ne livre cette vision du monde. L'humeur de l'auteur est carrément noire. L'auteur aime rouspéter. La justification de ce journal tenu entre septembre

2004 et septembre 2005, on la trouve dans une réflexion de Julien Green donnée en guise de conclusion: «Le secret, c'est d'écrire n'importe quoi, parce que lorsqu'on écrit n'importe quoi, on commence à dire les choses les plus importantes.»

De ce très contestable point de vue, Jean Clair n'abuse pas. Il n'écrit vraiment pas n'importe quoi. Il dit des choses et les dit bien. Que l'humeur soit triste, cela est évident. Le spectacle de la vie contemporaine n'est tout de même pas à ce point réjouissant qu'on puisse en être ébloui à longueur de journée. Jean Clair trouve à redire des campagnes contre le tabac, contre certaines pratiques langagières, contre les agissements abusifs à son sens des «intermittents» du spectacle, il rechigne contre l'exiguïté des appartements parisiens, il renâcle à l'envi, mais le fait avec intelligence. On ne se sent pas toujours tenu d'être d'accord, mais on ne peut que goûter la façon dont les choses sont dites.

Il vitupère, mais il sait aussi se moquer: «Toutes les décorations il

les avait eues, avec gourmandise, comme l'enfant dont on dit qu'il a eu toutes les maladies.» Ça vous dit quelque chose? Regardez les figures que l'actualité vous propose. Il sait aussi s'émouvoir, comme en témoignent les pages qu'il consacre à sa mère, d'origine modeste, qui, à l'hôtel, se croit tenue de refaire son lit pour que la femme de chambre n'ait pas à s'en charger. Il y a aussi le nid de pigeons qu'il trouve à sa fenêtre. Comme quoi, on peut être atrabilaire et s'émouvoir comme on le faisait à l'époque évoquée par Michel Tournier.

Collaborateur du Devoir

LES VERTES LECTURES

Michel Tournier
Flammarion
Paris, 2006, 155 pages

JOURNAL ATRILAIRE

Jean Clair
Gallimard, coll. «L'un et l'autre»
Paris, 2006, 224 pages

CONTES

Au seuil du drame

NAÏM KATTAN

Dans ses *Petits contes noirs*, A.S. Byatt nous conduit dans des chemins de traverse et nous invite à des parcours inattendus. Par-delà la conduite de ses personnages, elle nous réserve des surprises sur le comportement humain.

Écrivain britannique marquant, Byatt s'est fait connaître par ses romans et notamment par celui qui lui a valu le Booker Prize en 1990, *Possession*. Paradoxalement, ces petits contes sont, en fait, de longues nouvelles sombres. Comme dans plusieurs de ses écrits, Byatt a recours à des descriptions détaillées, à la limite de l'érudition, et plonge le lecteur dans des univers étranges et insolites.

Dans *La Chose dans la forêt*, deux adolescentes sont convaincues d'avoir assisté à la présence puis à la disparition d'une jeune fille. Elles gardent le secret de cette vision et, des années plus tard, ayant atteint le troisième âge, elles se revoient par hasard et choisissent de ne pas revenir sur le secret qui les lie.

L'Art corporel réunit deux personnages que tout sépare: une jeune femme à la dérive, aux aspirations artistiques, sans domicile fixe, sans moyen de subsistance, et un médecin austère que sa femme a abandonné pour devenir comédienne. Par compassion, il la loge chez lui pour quelques jours et, une nuit, elle se glisse dans son lit. Elle disparaît ensuite et, quelques semaines plus tard, il la revoit à l'hôpital et apprend qu'elle cherche à se faire avorter. Cet enfant est le mien, s'écrie-t-il. La jeune fille tente d'en finir avec une vie de détresse alors que lui poursuit une existence de vacuité. Mais voici qu'un miracle survient: la naissance d'une fille, la leur. Ils sont ensemble et leur vie reconstruit.

Une femme de pierre relève de la science-fiction. Il s'agit d'une femme qui aperçoit la transformation progressive de son corps en pierre. Un sculpteur islandais l'emmène dans son pays, dont la romancière évoque l'histoire et la géographie, donnant au sculpteur libre cours

dans sa réflexion sur son art. Il ne déserte pas le réel car la femme de pierre demeure vivante en dépit de sa métamorphose en statue.

Dans une autre nouvelle, *Le Matériau brut*, c'est d'une réflexion sur la littérature qu'il est question. Un romancier en panne d'inspiration dirige un atelier d'écriture. Des hommes et des femmes jeunes ou

Ces petits contes sont, en fait, de longues nouvelles sombres

d'âge mûr font état de leurs tentatives pour entrer dans l'univers littéraire. Le professeur répète que la littérature n'est pas une thérapie. Il est ébloui par le récit d'une femme discrète, d'un certain âge, qui se met à l'écart. Il est convaincu qu'elle fait sans effort son entrée dans la littérature. Il la propose pour un prix. Elle disparaît. Il tente de la retrouver pour lui annoncer qu'elle est la lauréate. Il la trouve dans un taudis, morte, victime de la torture que lui fait subir une femme, elle-même torturée par l'écrivain en herbe. De sorte que l'écriture, contrairement à ce qu'il pense, lui sert de thérapie. La dernière nouvelle du recueil, *Le Ruban rose*, a pour personnage un homme qui prend soin de sa femme, atteinte d'alzheimer. Lui-même en étant menacé, il continue de voir sa femme aussi jeune qu'à leur première rencontre.

Byatt revient souvent sur la Deuxième Guerre mondiale, alors que Londres était la proie des bombes allemandes. Période sombre qui imprègne longtemps des existences qui survivent à d'implacables malheurs. La vie peut certes être un miracle, mais celui-ci surgit du fond de la détresse. La lumière est trompeuse et cache constamment des destins qui se dégagent péniblement de la noirceur. Chez cette romancière, l'insolite est une manière d'aller au-delà des apparences.

Collaborateur du Devoir

PETITS CONTES NOIRS

A.S. Byatt
Traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier
Éditions Flammarion
Paris, 2006, 236 pages

POLAR

Conspiration vaticane

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

En 1917, la Vierge Marie apparut à quelques reprises à la jeune Lucia à Fatima, au Portugal. Et lui confia trois secrets; le Vatican rendit publics les deux premiers peu de temps après. Ce n'est qu'en 2000 que Jean-Paul II dévoila la «version officielle» du troisième de ces secrets, le plus sibyllin, le plus hermétique.

Mais, fait étrange, la jeune fille, devenue sœur Lucia, décédée l'année dernière, ne confirma jamais la teneur de ce mystérieux secret. Se pourrait-il que celui-ci ait été tronqué, du moins dans sa version dévoilée? À l'instar des doutes formulés par plusieurs spécialistes de la question, c'est la thèse qu'a imaginée Steve Berry dans *Le Troisième Secret*, un énigmatique thriller qui explore les arcanes de l'Église catholique romaine pour élaborer une histoire de machination et de complot.

Contrairement à Dan Brown et à tant d'autres auteurs qui ont récemment tiré profit de la popularité des «intrigues religieuses», Berry fait preuve ici d'une relative rigueur documentaire qui confère à l'histoire qu'il a élaborée un peu plus de crédibilité que celles de ses prédécesseurs.

Dans cette intrigue, c'est un certain Clément XV qui a succédé à Jean-Paul II et non Benoît XVI; mais tout comme Benoît, Clément est allemand, septuagénaire et a éliminé sa soutane dans les plus hautes sphères vaticanes avant d'accéder au pouvoir suprême. L'intrigue se déroule en 2005, alors que le souverain pontife envoie son homme de confiance, Colin Michener, en Roumanie afin de délivrer un message de la première importance au père Andrej Tibor. Bien-tôt, monseigneur Michener découvre que le Tibor en question est en fait le traducteur du texte du troisième secret de Fatima; dès lors, il se demande pourquoi le souverain pontife lui a confié cette mission. Et ce qu'il découvre n'est certes pas pour le rassurer, car il s'avère que certains princes de l'Église seraient prêts à tout pour étouffer l'incroyable vérité que l'on a tenté de cacher au monde.

Le suspense tranquille et minutieux imaginé par Berry démonte les rouages ecclésiastiques romains et se révèle presque aussi passionnant que le délectable *Impératif* de Monaldi & Sorti. À l'instar des *Rois maudits* de Maurice Druon, on y découvre, ravis, les manœuvres de la curie romaine en période d'élection papale ainsi que les luttes intestines entre conservateurs et réformateurs de l'Église. Un très agréable divertissement que ce premier roman d'un auteur à succès. Et une carrière qui s'annonce lucrative et prometteuse pour celui que Dan Brown lui-même qualifie déjà de maître du genre!

Collaboratrice du Devoir



LE TROISIÈME SECRET
Steve Berry
Traduit de l'américain
par Jean-Luc Piningre
Le Cherche Midi
Paris, 2006, 449 pages

ROMAN ÉTRANGER

L'Immeuble Yacoubian, miroir de l'Égypte de la rue

Alaa El Aswany signe un chef-d'œuvre de la littérature arabe

FRANCE-ISABELLE LANGLOIS

En feuilletant quelques journaux français dans l'avion qui me menait de Paris au Caire, en mai dernier, mon attention a été attirée par deux ou trois critiques portant sur le roman d'un auteur égyptien, Alaa El Aswany, intitulé *L'Immeuble Yacoubian*. Quelques heures plus tard, je me retrouvais, par hasard, au sein du vrai immeuble Yacoubian, celui qui trône rue Talaat Harb, autrefois la rue Soliman Pacha.

Le centre du Caire, organisé à l'euro-péenne autour d'un grand rond-point, ouvre sur une étoile d'édifices d'immeubles, sales et décrépis. Des chefs-d'œuvre architecturaux du tournant du XIX^e siècle, de la belle époque coloniale et dominatrice. Grande porte de vitrail mal en point, vaste entrée de marbre.

Au centre, l'ascenseur d'origine, une petite cabine de bois dans une cage de fer forgé aux jolies frises, et un système de poulies électriques, aux allures par trop... d'origine. De chaque côté, en tourbillon, de vastes escaliers de marbre quelque peu affaîsés. De hauts plafonds, des lustres qui n'ont plus de lustre que le nom. Aux étages, d'immenses appartements haussmanniens, en mauvais état. Mais sous la patine crasseuse, un monde de beauté qui pourrait encore être sauvé. Au-dessus de la porte d'entrée, des lettres d'alphabet latin formaient le nom de N. Yacoubian.

L'immeuble Yacoubian existe donc véritablement, je l'ai vu. Dans le roman d'Alaa El Aswany, il est le personnage central. Construit en 1934 par le millionnaire Nihan Yacoubian, président de la communauté arménienne d'Égypte, l'immeuble est à l'époque, et jusqu'à la révolution, celui de la belle société qui peuple les dix étages luxueux dont les fenêtres sont ornées de statues de pierre. Après 1952, il est un temps habité par les militaires, nouveaux barons de la société. Puis par toutes sortes de petites gens plus ou moins déçus, plus ou moins pauvres. Tout en haut, sur le toit, la terrasse, peuplée par les plus misérables, qui ont fait des cabanons qui autrefois servaient de buanderies leurs maisons de fortune.

Un monde bigarré

C'est tout ce monde, très bigarré, très égyptien, très cairote, qu'Alaa El Aswany met en scène avec brio, dans un style typiquement égyptien et dans la lignée de Naguib Mahfouz, Prix Nobel de littérature. Même univers de la rue, du monde ordinaire, de ses petites tromperies, supercheries, taquineries, joies, tendresses et innombrables bassesses.

Voici qu'un jeune homme studieux et travailleur, dont le rêve était de devenir policier, devient petit à petit un fervent islamiste et rejoint les rangs des intégristes. Voici «le bureau» d'un vieux pacha déchu par la révolution, où celui-ci «reçoit». Par ici, une jeune et jolie jeune fille, qui finit par trouver son compte à mettre en valeur ses jolis atours. Voilà encore l'appartenance ou ce nouvel «élu» du Parti national démocratique loge sa deuxième épouse, qu'il cache à sa première. Voici l'endroit où vit le bel amant de ce beau et si distingué



MONA SHARAF REUTERS

Scène quotidienne dans un bazar du Caire. Dans *L'Immeuble Yacoubian*, Alaa El Aswany met en scène un monde bigarré, très cairote.

dacteur en chef d'un quotidien cairote de langue française. Voilà enfin quelques serviteurs et autres voisins et habitants du quartier que l'on finit inévitablement par croiser. Corruption et hypocrisie, tout à l'honneur.

L'immeuble Yacoubian accueille les uns et les autres, provoque les rencontres, les disputes, les espoirs et les prises de tête. Sans lui, plus rien ne tient. L'auteur connaît bien son sujet, l'observant depuis des années de son bureau dans le centre du Caire, où il officie en tant que dentiste. Métier qu'exerce toujours Alaa El Aswany, parallèlement à celui d'écrivain et de journaliste. Il parle le français, l'anglais et l'espagnol. C'est après un séjour d'étude aux États-Unis qu'il publie un premier recueil de nouvelles immédiatement remarqué en Égypte. Il publie un second recueil en 1998, et c'est en 2002 qu'il fait paraître *L'Immeuble Yacoubian*, son premier roman, vendu à plus de 100 000 exemplaires à travers le monde arabe. L'adaptation cinématogra-

phique, qui doit sortir en France en août, a été présentée au Festival de Berlin cet hiver.

Le film a toutefois été tourné dans l'immeuble voisin car, dit-on, les habitants se plaignent de la mauvaise réputation que leur a faite le roman. «Les gens disent qu'on habite l'immeuble de l'homosexualité et de la prostitution», a déclaré l'un des administrateurs de l'immeuble au *Cairo Magazine*. Un procès contre l'auteur et le producteur serait également en cours.

L'Immeuble Yacoubian, un chef-d'œuvre de la littérature arabe contemporaine où les tabous sont découverts simplement, sans tambour ni trompette.

Collaboratrice du Devoir

L'IMMEUBLE YACOUBIAN

Alaa El Aswany
Traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier
Éditions Actes Sud
Paris, 2006, 336 pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 4 au 10 juillet 2006

ROMAN

- 1 UN TOURBILLON DE NEIGE T. 1
Diana Gabaldon (Libre expression)
- 2 DEUX PETITES FILLES EN BLEU
Mary Higgins Clark (Albin Michel)
- 3 LE CLANDESTIN
John Grisham (Robert Laffont)
- 4 DECEPTION POINT
Dan Brown (JC Lattès)
- 5 LA DÉFENSE LINCOLN
Michael Connelly (Seuil)
- 6 DANS LES BOIS ÉTERNELS
Fred Vargas (Olivine Hamy)
- 7 COMME LE FLEUVE QUI COULE
Paulo Coelho (Flammarion)
- 8 LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE
Henning Mankell (Seuil)
- 9 LA PORTE DU SILENCE
Henri Bellocq (JJC)
- 10 DANS MON VILLAGE, IL Y A UNE BELLE...
Fred Pellerin (Planète Rebelle)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 PASSAGES OBLIGÉS
Joséphine Michaud (Libre expression)
- 2 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ
Pierre Morancy (Transcontinental)
- 3 S.O.S. BEAUTÉ: MEMES ET...
Charlita Lacroix (La semaine)
- 4 LE CYCLE DE RINGAGE
Pierre Morancy (Transcontinental)
- 5 MA VIE
David Suzuki (Boréal)
- 6 LA VIE APRÈS LA MORT
France Gauthier (La semaine)
- 7 ALIMENTS CONTRE LE CANCER
Richard Béliveau (Trécarré)
- 8 ASTÉRIX ET LES VIKINGS
Goscinny (Albin Michel)
- 9 F1: MES COUPS DE CŒUR...
Christian Tortora (La Presse)
- 10 OÙ EST CHARLIE? LA GRANDE EXPO
Martin Hardford (Grain)

LIVRE DE POCHE

- 1 L'OMBRE DU VENT
Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)
- 2 ENSEMBLE C'EST TOUT
Anna Gavalda (J'ai lu)
- 3 GEISHA
Arthur Golden (Libre de poche)
- 4 UN PETIT PAS POUR L'HOMME
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- 5 LE ZAHIR
Paulo Coelho (J'ai lu)
- 6 L'HOMME QUI SOURIAIT
Henning Mankell (Seuil)
- 7 DA VINCI CODE
Dan Brown (Pocket)
- 8 DEUX INTERDIT
Michael Connelly (Seuil)
- 9 AMOS SARAGAN T. 11: LE MASQUE DE...
Bryan Perro (InTouchables)
- 10 VOUS REVONIR
Marc Lévy (Pocket)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 THE DEVIL WEARS PRADA
Lauren Weisberger (Random House)
- 2 THE LINCOLN LAWYER
Michael Connelly (Warner Books)
- 3 DIGITAL FORTRESS
Dan Brown (St. Martin's Press)
- 4 DECEPTION POINT
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 5 ANGELS & DEMONS
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 6 CROSS BONES
Kathy Reichs (Simon & Schuster)
- 7 DA VINCI CODE
Dan Brown (Anchor)
- 8 THE BROKER
John Grisham (Dell)
- 9 CONFESSIONS OF A SHOPAHOLIC
Sophie Kinsella (Dell)
- 10 BLUE SMOKE
Nora Roberts (Bantam)

LIVRES

Le Rwanda raconté aux enfants, et aux autres



Louis Cornellier

Après *Hôtel Rwanda* et *Un dimanche à Kigali*, *Shake Hands with the Devil*, un long métrage inspiré par le livre de Roméo Dallaire, sera sur les écrans en 2007. Parle-t-on trop du Rwanda? Voici ce que le général canadien a à dire à ce sujet: «Enfin, mon Dieu, ça fait trois films sur le Rwanda, est-ce que c'est trop? Mais combien avon-nous eu de films sur l'Holocauste? Le fait qu'il y ait eu un autre génocide prouve peut-être qu'il n'y a pas eu assez de films sur l'Holocauste» (*La Presse*, 5 juin 2006).

Même si les deux drames sont difficilement comparables, il n'en reste pas moins que l'argument est recevable. La tragédie rwandaise de 1994 fut une horreur indicible qu'on n'aura probablement jamais fini d'explorer. Aussi, il n'est que normal et sain que les essais de compréhension qu'on lui consacre se multiplient.

Le massacre, donc, depuis 12 ans, a été abordé à partir d'une foule de points de vue, souvent contradictoires, mais le *Couleur de cendre* de la romancière Francine Nadon se démarque en adoptant un angle très original. Ce petit récit, en effet, évoque les événements du point de vue d'un enfant qui a échappé de justesse au carnage. Par son ton à la fois tragique et enfantin, par une utilisation délicate de comptines et de berceuses de la tradition rwandaise, *Couleur de cendre* prend la forme d'un conte audacieux qui tente de raconter le Rwanda ensanglanté de 1994 aux enfants.

Quand les massacres débutent, Louis, le narrateur-héros, a 11 ans. Fils d'un père tutsi et d'une mère hutu, il saisit mal le sens de toute cette agitation. «Les enfants, constate-t-il, reconnaissent les signes du danger, mais ne savent pas les interpréter.» Dans leur fuite, sa mère, ses deux petites sœurs et lui-même sont rattrapés par des militaires ennemis qui tentent de les enterrer vivants. La maman y restera.

Sauvés in extremis par un vieillard, les enfants pourront poursuivre leur fuite à travers de macabres marais: «Il y avait des corps qui ondulaient, les têtes penchées vers le fond, comme de gros ballons sur lesquels nous butions.» Enfin réfugiés dans le parc des Volcans, laissés à eux-mêmes mais occasionnellement visités par un ange gardien inconnu, Louis, la petite Phanie et Céleste, un bébé, devront apprendre à survivre, en compagnie des gorilles.



Décembre 1996. Des réfugiés rwandais se préparent à rentrer au pays.

Le récit, plutôt réaliste jusque-là, se fait alors conte quand Louis raconte son histoire aux grandes bêtes pour les amadouer: «Immobilisés, les gorilles écoutaient. Alors, je me prosternai devant les bêtes imposantes et je répétai plusieurs fois: "Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous..."» Et elles auront pitié.

En août 1994, de retour chez leur grand-père, les enfants, orphelins de mère et de père, devront réapprendre à vivre avec le drame au cœur. Pour Louis, cela voudra dire, entre autres, renouer avec Dieu-donné, son meilleur ami, qui a tout vu: «Les gorges tranchées, les femmes violées, les maisons pillées et incendiées, les cadavres déchiés. Les fusils, les machettes, les haches, les machettes, les bâtons cloutés. Dans le monde des enfants, les détails sont importants. Il avait vu son père, ses deux frères, ses voisins se changer en monstres.» A sa honte, le petit Louis oppose le réconfort: «Pas toi, Dieu-donné, pas toi.»

Trois ans plus tard, Louis, encore plein de haine, retournera dans le parc des Volcans avec l'ange gardien inconnu pour subir une initiation. Il apprendra

alors, la dure, mais je ne saurais en dire plus sans éventer une des clés du récit, l'obscur complexité de l'âme humaine.

Touchant petit récit d'apprentissage qui paraît sous une charmante couverture illustrée par Karin Boyer, fille de l'auteur, *Couleur de cendre* ne fournit toutefois pas les éléments nécessaires à une compréhension minimale des enjeux historiques et sociopolitiques du drame rwandais. Il compense au moins cette faille par une belle force d'évocation, capable de nuances, et par un style simple mais rythmé avec joliesse, nettement plus assuré que celui de *Nyagatari*, le premier roman rwandais de Francine Nadon.

Le cri d'un Tutsi

Révérien Rurangwa, lui, n'a pas échappé au carnage. Le 20 avril 1994, sa mère, son père, ses sœurs — en tout 43 personnes de sa famille — seront sauvagement assassinés par des miliciens hutus. Rurangwa avait 15 ans. On l'attaquera lui aussi à la machette, en le laissant agoniser. Par miracle, il survivra.

Le déchirant témoignage qu'il livre aujourd'hui n'est pas pour les enfants. Cri de douleur, de haine et de désespoir, il rend à la tragédie rwandaise toute son inhumanité, sans pour autant, lui non plus, fournir les clés nécessaires à une compréhension du drame. «Ma vie, écrit le jeune rescapé maintenant réfugié en Suisse, est devenue une sorte d'enquête, une succession ininterrompue de pourquoi et de comment, secouée de révolte, de colère, de résignation et d'abattement.»

Secouée d'une haine, aussi, qu'il ne cherche pas à cacher. C'est que le meurtrier de sa famille, qu'il identifie comme étant Simon Sibomana, un cabaretier hutu de sa connaissance, n'a fait que deux ans de prison, nie sa responsabilité dans cette histoire et aurait même tenté, depuis, d'éliminer Rurangwa pour le faire taire. Le jeune Tutsi, qui en veut à tout le monde et on comprend pourquoi, se sent donc abandonné par tous, notamment par l'actuel gouvernement rwandais qu'il accuse de mener une politique de l'oubli.

Des Hutus, reconnaît-il, ont aussi souffert de ce conflit, mais il s'agissait essentiellement de génocidaires qui se sont servi de cette souffrance «pour masquer leurs exactions». Aussi, pour lui, les seules vraies victimes de ce drame sont les Tutsis de l'intérieur que l'on a «génocidés». On ne blâmera pas le jeune martyr d'adhérer à cette interprétation que plusieurs, il faut le mentionner, nuancent ou contestent, sans nier pour autant le calvaire tutsi.

Révérien Rurangwa clame sa détresse avec une troublante intensité et s'en prend au dieu de sa mère qui a abandonné sa famille. En conclusion, dans des pages fulgurantes, il finit néanmoins par se reconnaître, non sans ambivalence, dans le dieu de la kénose: «Ce Christ, défiguré, tuméfié, macheté, percé, coupé, me ressemble. Comme un frère. Il ressemble à un jeune Tutsi de la colline de Mugina, dépecé le 20 avril 1994 par des hommes qui auraient dû être ses frères. Il ressemble aux victimes du génocide tutsi. Il ressemble à toutes les victimes de tous les génocides, de tous les massacres, de tous les crimes, de toutes les injustices.» Un ouvrage douloureux.

louiscornellier@parroinfo.net

COULEUR DE CENDRE

Francine Nadon
Azimut
Longueuil, 2006, 154 pages

GÉNOCIDÉ

Révérien Rurangwa
Presses de la Renaissance
Paris, 2006, 240 pages

ENQUÊTE

Et tant pis pour les enfants irakiens

LOUIS CORNELLIER

En 1990, l'Irak est soumis à un embargo économique qui affecte durement sa population civile. Aussi, en 1995, l'ONU adopte le programme «Pétrole contre nourriture», qui permet, pour des raisons humanitaires, à ce pays honni de vendre du pétrole afin d'acheter de la nourriture, des médicaments et du matériel de reconstruction. Ainsi, croit-on, le régime continue d'être puni, mais la population est au moins relativement préservée. C'est mal connaître le tyran de Bagdad et ses compères affairistes internationaux.

Dans une enquête intitulée *Les Corrompus de Saddam Hussein*, les journalistes français Laurent Chabrun, de *L'Express*, et Franck Hériot, de *Valeurs actuelles*, mettent au jour les magouilles qui ont détourné le programme de l'ONU de sa mission première. La prérogative de désigner les acheteurs de pétrole irakien ayant été laissée à Hussein et à ses sbires, ces derniers ne tarderont pas à mettre en place un système de corruption dont ils seront les premiers bénéficiaires.

Ainsi, les acheteurs retenus s'engagent, en toute illégalité, à verser dessous-de-table et retrocommissions au rais, sommes qui, par des tours de passe-passe, finissent par être acquittées par l'ONU. Résultat: malgré l'embargo et la supposée surveillance de l'ONU, «le régime du rais irakien a pu néanmoins amasser un magot clandestin se chiffrant en milliards de dollars. Un trésor de guerre dont une partie est, désormais, vraisemblablement aux mains de la "résistance" irakienne, terme générique derrière lequel se cachent autant d'anciens soldats baasistes de Saddam Hussein que d'émules du salafite jordanien Al Zarqawi...»

On connaît donc le corrupteur. Mais qui étaient les corrompus? Des rapports d'enquête émanant de la CIA et de l'ONU pointent, parmi plusieurs autres, Benon Sevan, directeur onusien du programme «Pétrole contre nourriture», des ambassadeurs français, des pétroliers texans et de célèbres politiciens russes, comme Vladimir Jirinovski et Guennady Zyuganov. De forts soupçons pèsent aussi sur l'ex-ministre de l'Intérieur français Charles Pasqua, sur le député travailliste écossais George Galloway, de même que sur le fils et sur le frère de Kofi Annan lui-même. «C'est donc une bien vilaine face du monde que dévoilent les différents rapports et enquêtes internationales menés, notamment en France, par le juge Courroye», concluent les journalistes.

L'effet le plus néfaste de toute cette écoeuvante cupidité est bien sûr le cynisme qu'elle entraîne chez les honnêtes citoyens. Nous croyions à la noblesse du refus français de s'engager dans la deuxième guerre en Irak. Les Américains, aujourd'hui, attribuent plutôt ce refus à de l'opportunisme financier. Qui croire? Nous nous en remettons à l'ONU pour assurer une gouvernance internationale du monde. Certains de ses propres hauts dirigeants n'hésitent pas à se servir de leur statut pour s'enrichir sur le dos de populations affamées. Une réforme de cette institution, si essentielle en principe, est-elle possible?

Les informations contenues dans *Les Corrompus de Saddam Hussein* sont scandaleuses et douloureuses. En les révélant, Chabrun et Hériot nous rappellent qu'un grand ménage, mené en toute lucidité, s'impose. Leur éditeur, quant à lui, devrait se souvenir que même l'urgence de publier ne justifie pas une correction d'épreuves à la va-vite.

Collaborateur du Devoir

LES CORROMPUS DE SADDAM HUSSEIN

Laurent Chabrun et Franck Hériot
Plon, Paris, 2006, 324 pages

ESSAIS

Chomsky et les États trop innocents

MICHEL LAPIERRE

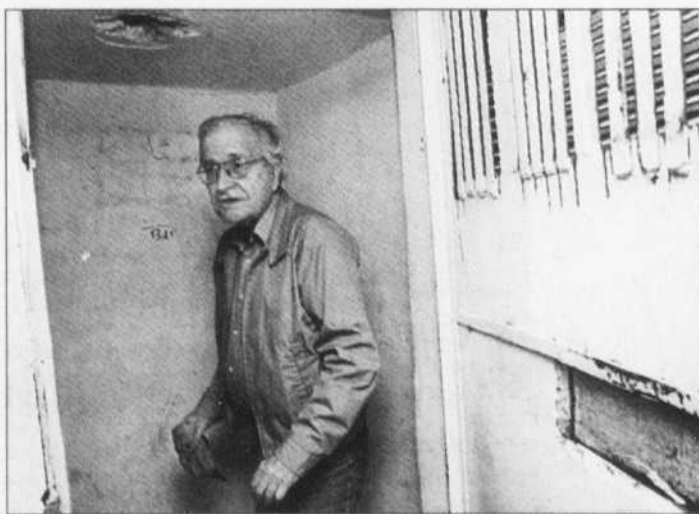
À propos des bombardements américains de la population civile japonaise pendant la Deuxième Guerre mondiale, le général Curtis LeMay a déclaré: «Si nous avions perdu, nous aurions tous été jugés comme criminels de guerre.» Robert McNamara, ex-secrétaire à la Défense, qui le cite, fait ce commentaire: «Il a sans doute raison... Mais qu'est-ce qui rend la chose immorale quand on perd mais pas quand on gagne?» Noam Chomsky trouve la remarque de McNamara «bien timide» et la remplace par son propre jugement, plus approfondi et plus affirmatif: «Pour les puissants, les seuls crimes sont ceux que les autres commentent.» Voilà, dans toute sa limpidité, l'idée qui éclaire le contenu assez aride de deux ouvrages fondamentaux de Chomsky: *La Doctrine des bonnes intentions*, recueil d'entretiens avec David Barsamian, et *Israël, Palestine, États-Unis: le triangle fatidique*.

En assimilant cette idée maîtresse, ceux qui reprochent à l'essayiste américain d'origine juive d'écrire des fatras trouveront le fil d'Ariane qui les guidera dans des livres bourrés d'une érudition effarante. Si Chomsky ne répugne pas à se référer sans cesse à l'histoire, c'est pour montrer à quel point les problèmes actuels sont d'une simplicité désolante lorsqu'on les replace dans un contexte plus large.

Le propre de la propagande, cette «fabrication du consentement» que le polémiste ne cesse de déceler dans les médias américains, est de tout présenter comme une nouveauté afin d'éviter les comparaisons troublantes entre les événements récents et ceux qui ont depuis longtemps laissé de sombres traces dans la conscience collective. Aux yeux des propagandistes, les nombreuses victimes civiles de l'invasion américaine de l'Irak devraient appartenir à une histoire différente de celle des atrocités de la Deuxième Guerre mondiale.

Pour s'opposer à un tel morcellement de la réalité, Chomsky se plaît à signaler qu'en dépit de divergences politiques évidentes, la vision globale de Henry Kissinger se rapproche de la sienne. Il estime que Kissinger a clairement défini l'immunité morale des puissants.

Il y a quatre ans, l'ancien conseiller de Nixon et de Ford a approuvé la stratégie de sécurité nationale élaborée par la Maison-Blanche après les attentats du 11 septembre 2001 en sachant très



Le 13 mai dernier, Noam Chomsky visitait le tristement célèbre prison de Khiam, dans le sud du Liban.

bien que la notion qu'on y défend, celle de la guerre préventive, viole le droit international. Mais Kissinger a précisé que la doctrine de la nation la plus puissante du monde ne peut être «un principe universel accessible à tous les pays». En rapportant le propos étonnant, Chomsky prouve que nul n'est capable, sans avoir une bonne dose d'humour noir, de juger la politique étrangère américaine.

Une terrible stratégie géopolitique

Il n'y a pas de symbole plus éloquent de cette politique que la conquête en 2004 d'un hôpital irakien, à Fallouja, dans lequel Washington voyait «un centre de propagande hostile aux forces alliées» parce qu'on y aurait répandu «des chiffres grossis sur le nombre de victimes civiles». Une conquête si singulière serait un crime de guerre américain pour lequel, selon Chomsky, tous les «dirigeants politiques des États-Unis» encourraient, en vertu de leur propre loi, le châtiment qu'ils chérissent: la peine de mort.

Les manœuvres de la Maison-Blanche pour couvrir de la vertu l'arrogance engendrée par la force nous révèlent, comme l'explique le polémiste, une terrible stratégie géopolitique. Après avoir soutenu un dictateur utile comme Saddam Hussein pour en faire ensuite un épouvantail, les États-Unis ont envahi l'Irak. Ils visaient à contrôler le pétrole au détriment de l'OPEP et à renforcer dans cette partie du monde le rôle de leur principal allié: Israël.

Conscient des enjeux politico-religieux, Chomsky n'exclut pas que, pour assurer la sécurité d'Israël, la prochaine invasion américaine soit celle de l'Iran. Il cite un

leader israélien de gauche, Shimon Peres, pour montrer que, d'après les tenants les plus éclairés de la *pax americana*, Israël fait bon ménage avec Dieu. «Le passé est immuable, déclarait Peres, et la Bible est le document décisif pour déterminer le sort de notre terre.»

On ne peut guère trouver de solution plus claire et plus concise au problème palestinien. Par son argument théologique, Peres, qui avait la réputation d'être un modéré, donne du poids aux idées de George W. Bush, l'homme dont l'esprit, ouvert à l'infini divin, permet de fixer le règlement pacifique du conflit israélo-arabe «peut-être infiniment loin dans l'avenir», selon les mots de Chomsky.

Pour prolonger l'humour noir de l'essayiste, il ne nous reste plus qu'à nous demander si Kafka, ce très grand écrivain juif dont l'œuvre regorge de prémonitions, n'a pas annoncé, à travers l'absurde du *Procès* et du *Château*, l'alliance israélo-américaine qui glorifiera l'innocence des puissants.

Collaborateur du Devoir

LA DOCTRINE DES BONNES INTENTIONS

Noam Chomsky
Fayard
Paris, 2006, 252 pages

ISRAËL, PALESTINE, ÉTATS-UNIS: LE TRIANGLE FATIDIQUE

Noam Chomsky
Ecosociété
Montréal, 2006, 664 pages

Kapusinski, reporter de grand chemin

L'auteur d'*Ébène* sur les traces d'Hérodote

CHRISTIAN DESMEULES

Historien grec ayant vécu entre 490 et 425 av. J.-C., auteur plus que célèbre de *L'Enquête* (une œuvre que l'on connaît aussi parfois sous le nom d'*Histoires*), Hérodote d'Halicarnasse est depuis longtemps considéré comme le père de l'ethnographie, de l'histoire, de la géographie, du reportage, et peut-être aussi un peu du roman — *L'Enquête* étant après tout la première grande œuvre en prose de la littérature grecque.

Que Ryszard Kapuscinski, écrivain et journaliste polonais, infatigable voyageur au regard d'aigle, auteur de ce formidable concentré de voyages en terre africaine qu'est *Ébène* (Plon, 2000), que cet homme-là nous raconte aujourd'hui ses voyages en compagnie d'Hérodote ne doit pas relever du hasard. Car Hérodote, en un sens, est également le créateur du journalisme de reportage tel que le conçoit l'écrivain polonais: patient et généreux, attentif et tentaculaire.

Dans *Mes voyages avec Hérodote*, le journaliste polonais rend ainsi hommage à son auteur fétiche et y croise sa découverte d'Hérodote avec les souvenirs de ses toutes premières assignations comme journaliste à l'étranger dans les années cinquante — lui qui n'avait même jamais franchi les frontières de la Pologne. L'Inde et sa «première rencontre avec l'altérité», la Chine de la Révolution culturelle, où il se heurte plus durement qu'ailleurs à la «grande muraille du langage», puis le Soudan, l'Éthiopie, l'Irak et le Congo suivront.

Premier homme à avoir pris conscience de la diversité du monde, à travers sa monumentale investigation sur les guerres Médiques (qui ont opposé le monde grec et l'Empire perse durant la première moitié du V^e siècle av. J.-C.), Hérodote nous livre une foule d'informations sur les mœurs, les croyances, les institutions et la vie quotidienne, autant que des descriptions géographiques et d'innombrables anecdotes et de légendes des contrées qu'il visite. A ses yeux et à ceux de Ryszard Kapuscinski, l'histoire du monde ressemble à un immense chaudron en ébullition perpétuelle, où peuples et tribus s'entrechoquent constamment, se croisent, fusionnent, éclatent ou se transforment.

«J'éprouve plus de mal à me passer de lui que de son livre», nous explique encore Kapuscinski au sujet de sa longue relation avec Hérodote. *Sentiment complexe que je ne saurais décrire avec précision. Car il s'agit d'une amitié pour un homme que je ne connais pas, mais qui m'envoûte et m'attire par sa relation aux autres, par sa manière d'être, sa faculté de faire naître, de créer, de souder une communauté humaine grâce à sa seule présence.* La culture de l'autre, nous disent-ils en substance tous les deux, est un miroir qui permet de mieux nous comprendre.

Une convaincante actualisation de l'œuvre d'Hérodote, en somme, par l'un de ses fidèles héritiers, mêlée à quelques passionnants récits de voyages et une autodérision constante.

Collaborateur du Devoir

MES VOYAGES AVEC HÉRODOTE

Ryszard Kapuscinski
Traduit du polonais par Véronique Patte
Plon, coll. «Feux croisés»
Paris, 2006, 284 pages

DE VISU

Il y a quatre siècles naissait Rembrandt

De nouvelles expositions montrent que le génie solitaire était aussi un grand entrepreneur

RENÉ VIAU

Le 15 juillet 1606 naissait, à Leyde, Rembrandt van Rijn. L'Europe et bien sûr les Pays-Bas n'ont cependant pas attendu cette date phare pour célébrer l'un des plus grands peintres de tous les temps.

Rembrandt. Ce seul nom, magique, évoque un Orient mystique de personnages bibliques tantôt somptueux, ailleurs en habit de leur temps, parfois en haillons, qui se fondent à la toile dans un sortilège de rouges, de bruns nocturnes et d'ors. Par delà cet archétype du créateur génial, avec l'Année Rembrandt, depuis le début de 2006, de nombreuses expositions ont tenté de mieux cerner l'art de ce maître du clair-obscur.

L'atelier de Rembrandt

Si l'image romantique d'un artiste d'abord adulé puis solitaire et incompris à la fin de sa vie, « artiste maudit » et voué à la pauvreté tandis qu'il peignait ses grands chefs-d'œuvre si troublants contient sa part de vérité, la vision nouvelle d'un artiste entrepreneur émerge.

Deux grandes expositions qui viennent de s'achever, *Rembrandt, le maître et l'atelier* au Statens Museum for Kunst de Copenhague et *Really Rembrandt* à Amsterdam, se sont inspirées des recherches les plus récentes des historiens d'art. Le mythe du génie solitaire en prend un coup. Par ses travaux, Svetlana Alpers a pu démontrer que l'artiste était à la tête d'un atelier florissant, le plus important dans la Hollande des années 1635-1650. Les élèves s'y inscrivaient non pas pour apprendre à peindre, car ils le savaient déjà, mais bien pour y acquérir la « méthode Rembrandt ».

Et contrairement à ce qui avait cours dans les autres ateliers, dont celui de Rubens qui fut le modèle de Rembrandt, les assistants ne se chargeaient pas que de l'exécution des détails ou de certaines parties du tableau. Ils intervenaient entièrement dans sa conception et sa composition. Rembrandt les encourageait à peindre comme lui et selon sa manière. Les tableaux étaient vendus sous son propre « label ». Certains autoportraits auraient même été peints par ses élèves, certes d'après les idées ou le prototype du maître. On s'en doute. Ce mode de fonctionnement fait surgir d'inextricables problèmes d'attribution. Chargé de dresser le corpus du maître, le Rembrandt Research Project a lancé un pavé dans la mare en mettant en question la paternité de certains chefs-d'œuvre dont *l'Homme au Casque* ou *le Cavalier Polonais*. Il faut toutefois dire que ces affirmations ne font pas toutes le poids. Pourquoi, soulignent ainsi les « contras », les élèves qui ont peint de tels chefs-d'œuvre se seraient-ils ou carrément volatilisés une fois livrés à eux-mêmes ou illustrés ailleurs par une production nettement moins impressionnante?

Il est vrai que le goût change à partir des années 1650. Il est impossible de comprendre la deuxième période de Rembrandt, et la vision romantique qu'elle a susci-



Rembrandt van Rijn, *Autoportrait appuyé sur un muret de pierre*, daté de 1639. Gracieuseté du Musée des beaux-arts de Montréal, legs de Mme Béatrice Nelly-Stuart par l'entremise du National Art Collections Fund de Grande-Bretagne.

te, sans en tenir compte. Le naturalisme de Rembrandt est contesté par les « classissants ». Ces derniers valorisent avant tout « l'Idée ». Tentant d'imposer leurs codes rigides, ils s'attaquent à la position dominante de cette figure centrale de l'art de sa génération. L'imagination et l'expérience pratique de l'exécution qui tient lieu à Rembrandt de théorie sont jugées déplacées.

On comprend mieux à la lueur de ces attaques que, après avoir été le peintre le plus en vue d'Amsterdam, Rembrandt ait connu des revers de fortune. Sa carrière officielle décline alors que la manière « brute » dont il est le grand virtuose perd les faveurs des amateurs. Son « entreprise » fait faillite. Avec son lot de procès, de saisies, de deuils, dont celui de sa femme Saskia et de son fils Titus, la maturité et la vieillesse de l'artiste sont marquées de calamités en cascades. Rembrandt vieillissant redessine alors à sa mesure un monde où les exigences de son expression l'emportent sur les

conventions. Sondant le drame humain, il se concentre plus que jamais sur la vie intérieure de personnages qui semblent émerger des ténèbres. Ces « visions » heurtent les nouveaux canons d'une époque qui se tourne vers l'art plus lisse d'une nouvelle génération à l'esthétique idéalisée et cherche avant tout des références aux modèles italiens et antiquisants.

Comme Caravage, Rembrandt représente le mystère religieux à travers les drames d'une humanité ordinaire

Rembrandt et Caravage

Tandis qu'une autre filiation, plus contemporaine, l'associe à Van Gogh, comme le démontre en une vingtaine de tableaux le Rijksmuseum, l'exposition phare de ce 400^e anniversaire aura été cette confrontation entre Rembrandt et Caravage au Van Gogh Museum d'Amsterdam. L'opinion traditionnelle voulait que Rembrandt ait rompu avec la dépendance des Pays-Bas du XVI^e siècle envers la peinture italienne. Après tout, déclare-t-il à ses contemporains, il est trop occupé pour visiter l'Italie.

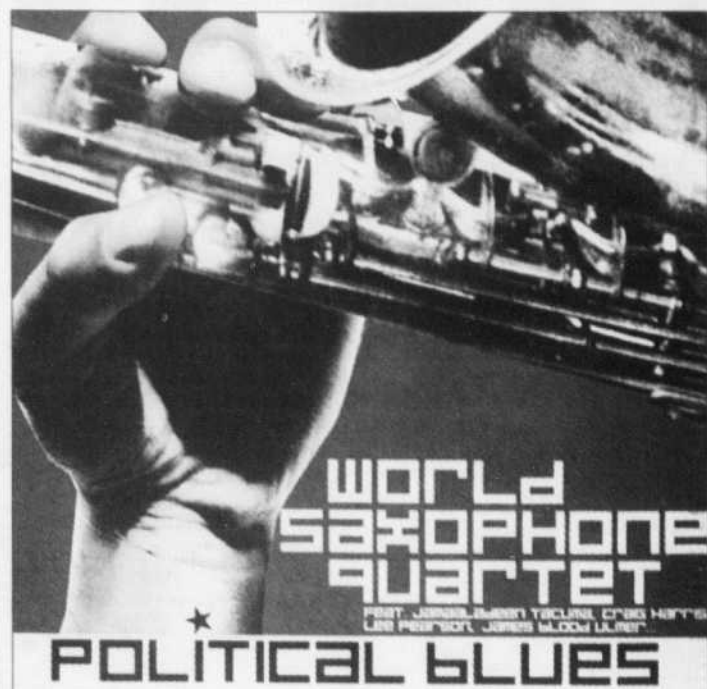
On apprend aujourd'hui que Rembrandt a néanmoins intégré certaines influences du Titien, de Raphaël et de l'École vénitienne mais particulièrement, remettant les pendules à l'heure, du Caravage dont la stature est si déterminante dans la Rome de la fin du XVI^e siècle. Rembrandt n'avait que quatre ans quand le Caravage meurt. Il ne le connaissait qu'à travers des gravures ou les interprétations des caravagesques d'Utrecht. Malgré cela, le caravagisme est au centre de son art. Comme Caravage, Rembrandt se défie des règles académiques pour imposer une dimension de vérité dans la peinture. Comme Caravage, il représente le mystère religieux à travers les drames d'une humanité ordinaire. Mais surtout, comme Caravage, Rembrandt manifeste une prédilection pour les effets de l'éclairage et des sources lumineuses animant le tableau. L'obscur y devient le théâtre d'intenses résonances.

Abordant une autre interrogation dans l'œuvre de Rembrandt, celle de l'utilisation des membres de sa famille comme modèles, le Musée de Lakenhal à Leyde s'est intéressé cet hiver à la mère de Rembrandt. La peignant et la gravant plusieurs fois, il la représente souvent en train de lire la Bible ou comme un personnage de l'Ancien Testament. Dévote et convertie, elle est le pivot de la foi calviniste qui l'anime et qu'il illustre avec ferveur.

Reste le Rembrandt graveur et le Rembrandt dessinateur chez qui cette forme d'expression est utilisée de façon indépendante et non pour documenter ou préparer ses toiles. Puissance d'expression tributaire uniquement d'un minimum de signes, sa *maestria* nous est livrée sur papier à travers 300 estampes et on ne sait combien d'encres incomparables. Le Musée des beaux-arts de Montréal conserve dans sa collection ses deux autoportraits gravés qui se font autant de confidences sur son destin. Rembrandt, dans une eau-forte de 1639, se présente appuyé à un muret, sûr de lui, sûr de son art. À coups de burin, les traits se tourmentent dans un autre autoportrait de 1648. Le peintre nous regarde en se dessinant proche de la fenêtre où coule le jour. Si noires, les ombres se creusent face aux cascades jaillissantes de lumière. L'estampe se fait le théâtre de ce combat.

Collaborateur du Devoir

■ À consulter: le site officiel de l'année Rembrandt: www.Rembrandt400.com.



JAZZ

Hénaurme et décapant

Le World Saxophone Quartet publie *Political Blues*

SERGE TRUFFAUT

Le Festival international de jazz de Montréal est terminé. Celui de Montreux se poursuit. Peut-être est-il lui aussi terminé. En tout cas, après lui il va y avoir celui du North Sea, puis celui d'Antibes ou de Juan-les-Pins, quand ce ne sera pas en mer. Oui, oui, sur les gros, gros paquebots qui cheminent en mer des Caraïbes ou du Pacifique, il y a désormais des festivals de la note bleue ou prétendue telle.

Tous ces événements ont en commun des noms. Lesquels? Ceux de certains de ces artistes qui ont posé le pied à Montréal le temps d'un show. Joe Lovano, Dave Brubeck, McCoy Tyner, Brad Meldhau et plusieurs autres font actuellement la navette entre le sud et le nord de l'Europe, les Bahamas et la Californie.

Ces présences dans la plupart des festivals confirment comme jamais auparavant que les directeurs de programmation, ne leur en déplaise, ont moins de marge de manœuvre qu'auparavant. Dans un autre temps, l'ancien évidemment, ces événements se distinguaient davantage les uns des autres qu'aujourd'hui.

Cette évolution de l'industrie « festivalière » est largement attribuable aux multiples changements de propriété des labels. En un mot, il y a eu concentration. Ainsi, le groupe Universal peut se targuer d'avoir arimé en son sein les plus historiques des éti-

quettes. De Verve à Contemporary en passant par Prestige et Riverside, pratiquement rien ne lui a échappé.

Cette fusion, massive au demeurant, a eu un effet pervers. Si aujourd'hui les produits mis en marché sont plus léchés, mieux présentés, mieux « décorés », ils sont par contre souvent interchangeables. Ils sont tout blancs, tout beaux, tout propres. Très rarement ils dérangent. Signe des temps, ils sont beaucoup plus Frank Sinatra que Charles Mingus. La prise de risque ayant été bannie, on entend comme jamais des notes chlorophormées. Tout est net. Pas un cheveu ne dépasse.

Cette année, tous les festivals ont conjugué leur thématique avec La Nouvelle-Orléans pour cause de Katrina. Et alors? Pratiquement personne, pour ne pas dire personne, n'a invité le World Saxophone Quartet, qui vient de publier... *Political Blues* sur Justin Time.

Sur ce compact, les membres de cette formation unique en son genre, cette formation « hénaurme » dans tous les sens du terme, déclinent avec force et fracas la colère que leur a inspirée le drame provoqué par Katrina. Que Bush ait tardé à se rendre sur les lieux de la catastrophe, qu'il soit notamment allé jouer au golf alors que des centaines d'individus criaient à l'aide, a révolté ces musiciens. Voire les a inspirés.

VOIR PAGE E 6: JAZZ

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

LE DEVOIR



Gratuit dans Le Devoir du samedi

FONDATION DEROUIN PRÉSENTE
LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN
SENTIERS D'ART • PERFORMANCES • CONFÉRENCES • RÉCITAUX
À VAL-DAVID
5 août au 24 septembre 2006
OUVERT les SAMEDIS et DIMANCHES de 10 h à 18 h
www.fondationderouin.com

Trésors oubliés
TOURNÉES DÉCOUVERTES
Du 24 mai au 3 septembre 2006
Du mercredi au dimanche
Départs en français: 11h, 14h, 16h
English departure: 10 a.m. and 3 p.m.
Billets: 8\$

Québec Montréal

MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS
CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS
400, rue Saint-Paul Est, Ville-Marie (Québec)
514.282.3619 | www.marguerite-bourgoyis.com

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS
De la couleur dans votre été!

29 juillet : Ottawa
Emily Carr

3 août : Gatineau
Pétra, cité perdue

12 août : Inverness
Musée du bronze

30 août : Québec
Clarence Gagnon
Prix spécial jusqu'au 25 juillet

www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Musée canadien de la photographie contemporaine

Jaclyn Shoub, *À ce stade n° 3, 2004* Collection de l'artiste

Expositions à ne pas manquer.
Jusqu'au 19 novembre 2006

La photographie peinte
Découvrez les œuvres surprenantes de David Bierk, Sarah Nind et Jaclyn Shoub qui combinent photographie et peinture.

La rue
Une exposition qui s'intéresse à la frontière mouvante qui sépare espace public et espace privé.

MCPCC
Musée canadien de la photographie contemporaine
Canadian Museum of Contemporary Photography

1, Canal Rideau, Ottawa
(613) 990-8257
mcpcc.beaux-arts.ca

Canada

Culture

Señor Coconut au Festival d'été de Québec

Électro-mambo pour une fièvre jaune

Le FEQ amorce déjà son dernier droit. Avant qu'on ne rembal- le scènes et musiciens jusqu'à l'an prochain, la programmation offre encore quelques trésors, dont deux prestations in- conturnables de Señor Coconut. Festival, avant-dernier jour!

PATRICK CAUX

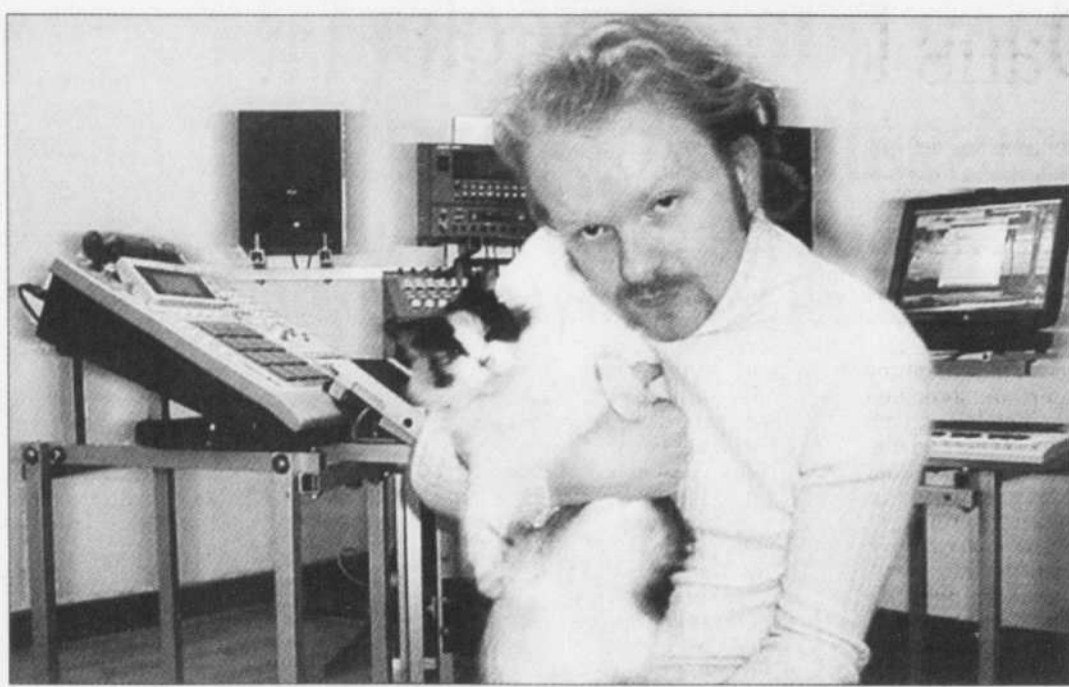
Québec — Sous le couvert de salsa, de cha-cha-cha et de merengue, Señor Coconut cache une intelligence toute électro- nique. Pour faire danser son pu- blic, l'artiste s'amuse à réinterpré- ter le répertoire pop contempo- rain à la sauce sud-américaine. Sous sa griffe, les standards de Kraftwerk, Sade, The Doors et, plus récemment, Yellow Magic Orchestra revêtent les couleurs chaudes de la musique latine.

Tout comme Atom Heart, Flex- tone, Datacide, Ongaku, Geez 'N' Gosh et bien d'autres encore, Señor Coconut est un des pseudo- nymes d'Uwe Schmidt, un créateur évoluant dans diverses sphères de la musique électronique depuis la fin des années 80. «Au départ, les pseudonymes sont venus pour une question pratique de droits d'auteur, confie Uwe Schmidt, joint par Le Devoir à Berlin. Je travaillais pour de nombreuses étiquettes de disques et c'était impossible de le faire sous une seule identité. J'ai donc commen- cé à inventer des noms pour chaque projet. Après quelques années, je me suis rendu compte que c'était un mé-

canisme de travail quasi nécessaire. Les différentes identités me permet- taient de passer d'une idée musicale à une autre sans devoir m'expliquer chaque fois.»

Originaire de Frankfurt, Uwe Schmidt s'est expatrié au Chili il y a quelques années. «Je trouvais l'environnement de Frankfurt très limitant. A cette époque, la scène électronique de la ville était mar- quée par le techno hard. C'était ex- trêmement difficile d'être de Frank- furt et de faire autre chose.» L'éloi- gnement a permis à l'artiste de s'affranchir des modes et des mé- dias européens. «Le Chili m'a per- mis de vivre en vase clos et de me concentrer sur mes propres idées musicales au lieu d'être coincé dans le spectre de ce qui est in ou out.»

Cette liberté retrouvée dans l'exil a permis au compositeur d'explorer divers champs musi- caux. «J'ai toujours aimé jouer avec les stéréotypes en musique. En les opposant, je m'amuse à faire naître des tensions créatrices.» C'est de cette volonté d'opposition qu'est né le projet Señor Coconut. «J'avais envie de fusionner le stéréo- type de la musique allemande que l'on considère comme très cérébrale



SOURCE FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Señor Coconut aime à réinterpréter le répertoire pop contemporain à la sauce sud-américaine.

avec la musique latine que l'on pense être son contraire. Pour moi, la meilleure façon de le faire a été de remixer l'œuvre de Kraftwerk en la faisant jouer par un ensemble de musique latine aux accents jazzy.»

Señor Coconut sera de passa- ge à Québec dans la foulée de la parution de son plus récent al- bum, *Yellow Fever*. Toujours dans

l'esprit de fusion des genres, Uwe Schmidt s'est attaqué cette fois-ci à l'œuvre du groupe japo- nais Yellow Magic Orchestra. «Pour ce disque, j'ai tenté de pou- ser encore plus loin ma méthode. J'enregistre les musiciens en studio et j'importe ensuite les pistes de marimba, de vibraphone, de cuivre et de percussions dans mon

ordinateur. De là, je travaille com- me en musique électronique: je coupe, je colle et je bidouille pour reconstruire mes pièces.» Señor Coconut est aussi recon- nu pour ses spectacles exception- nels, à mi-chemin entre le ball room et le club techno. «Sur scène, je joue un peu les chefs d'orchestre. J'ai les séquences rythmiques de

base dans mon ordinateur. Je dirige mes huit musiciens en leur indi- quant les modulations d'intention et d'émotion. On laisse toujours une bonne place à l'improvisation... Ça aide à transmettre la fièvre latine aux spectateurs!»

Dernier soir du Festival Off

Pour sa dernière soirée, le Festi- val Off de Québec a concocté un événement dédié à la scène émer- gente de Halifax. «Il se passe quelque chose de formidable à Ha- lifax», explique Jean-Philippe Bois- briand, directeur de la program- mation du Off. «Là-bas, il y a un réseau très prolifique de jeunes groupes au son mélangeant le folk et la musique rock des années 70. En faisant des re- cherches, on est tombés sur Museum Pieces, qui nous a immédiatement séduits. De là, on a découvert Brent Kendall and his Pinecones et Laura Peaks. On a décidé de construire la soirée Halifax en réunissant ces trois groupes auxquels on croit beau- coup!» À découvrir ce soir dès 20h à la chapelle du Musée de l'Amé- rique française.

Collaborateur du Devoir

SEÑOR COCONUT

Ce soir à 21h30 à la place d'Youville
Dimanche 23h30 avec Uberko et Konono n° 1 à l'Impérial

MUSIQUE CLASSIQUE

La sublime Traviata de Salzbourg en vidéo

CHRISTOPHE HUSS

À la fin de l'année 2005 nous était arrivé un CD alors que c'est un DVD qu'on attendait. Mais l'attente en valait la peine: la version vidéo de *La Traviata*, spectacle-événement du Festival de Salzbourg 2005, qui vient d'être mise sur le marché par Deutsche Grammophon, justifie, voire surpasse toutes les espérances.

Le premier enseignement de la vision de ce spectacle d'une rare portée est la confirmation de ce qu'on pressentait à l'écoute du disque: l'interprétation calcule très étroitement le rythme du spectacle, celui d'une oppressante course contre la mort. La fuite du temps est matérialisée par une grande pendule, qui s'affole au départ d'Alfredo après sa rencontre avec Violetta et que celle-ci tente d'arrêter.

Outre cette symbolique, dès les premières images, la scénographie de Willy Decker fait mouche. Le metteur en scène a conçu une arène neutre dans laquelle des canapés donnent la touche de style symbolisant les différents lieux de l'action. Mais Decker s'est surtout intéressé aux person- nages, dont les attitudes sont justes et les regards, évocateurs. C'est ainsi que le coup de foudre entre Alfredo et l'héroïne est palpable, une héroïne sous

l'emprise, dès le début, d'un personnage muet, qui lui remet le camélia et se présente comme le messa- ger de la mort. Au dernier acte, ce messager se révé- le être son docteur...

Une chanteuse de charme

Si *La Traviata* de Salzbourg fut un événement, c'est aussi pour l'alliance à un degré jamais atteint aupara- vant chez une chanteuse de la beauté physique et du bel canto. Anna Netrebko, d'une beauté irradiante, brû- le les planches. Du coup, on joue dans une tout autre catégorie: celle du théâtre chanté, où les acteurs auraient été réellement choisis avant tout pour leur faculté à in- carner de manière crédible des personnages. Dans des essais passés avec le metteur en scène Peter Sellars par exemple, le choix de la théâtralité se faisait souvent au détriment des prestations vocales. Rien de cela ici.

Le spectacle, si épuré, si juste, fonctionne donc à plein et tout y trouve sa justification, avec des images parfois saisissantes, puisque Violetta la sacrifiée est de rouge vêtue dans un monde irrémédiablement noir, le rouge devenant même son symbole pour tourmenter Alfredo à la seconde scène de l'acte II. Le jeu de l'héroïne et sa course perdue contre le temps nous valent de véritables tableaux vivants. Le DVD donne même toutes les explications à quelques

étrangetés repérées à l'écoute du CD. Ainsi, l'in- flexion dynamique de Netrebko dans *Follie! Follie!* est liée à l'apparition sur scène d'Alfredo.

Vocalement, on l'a dit lors du commentaire du CD, outre Netrebko, c'est Rolando Villazón qui tire les marrons du feu avec un engagement viscéral et une vocalité qui évoquent Plácido Domingo, même si l'aura scénique de Villazón, pour ce qui est de l'ex- pression faciale, n'est pas aussi forte que celle de Do- mingo. Le côté apprêté et le chant fabriqué de Hamp- son en Germont est moins gênant en vidéo qu'au CD et Rizzi, malgré quelques décalages, emmène l'en- semble comme une grande bourrasque.

Inutile de préciser que ce DVD pulvérise la vidéo- graphie de l'œuvre, y compris la production london- nienne avec Gheorghiu et Solti, et domine le cata- logue verdien en DVD.

Collaborateur du Devoir

GIUSEPPE VERDI

La Traviata. Anna Netrebko (*Traviata*), Rolando Villazón (*Alfredo*), Thomas Hampson (*Germont*), Orchestre philharmonique de Vienne, Carlo Rizzi. DVD Deutsche Grammophon 073 4189.



SOURCE DEUTSCHE GRAMMOPHON

Une scène tirée de la version vidéo de *La Traviata* au Festival de Salzbourg.

Hydro Québec présente

en collaboration avec LA PRESSE

LE FESTIVAL DE Lanaudière

DU 8 JUILLET AU 6 AOÛT 2006 WWW.LANAUDIÈRE.ORG

PORTE-PAROLE: ALAIN LEFÈVRE

BROCHURE DE SAISON ET BILLETTERIE : 1 800 561-4343 ou 450 759-4343

1575, boulevard Base-de-Roc Joliette (Québec)

CINÉMA EN PLEIN AIR GRATUIT

LE VIOLON ROUGE Mercredi 19 juillet / 20 h à l'Amphithéâtre du réalisateur François Girard

29^e SAISON UNE BOUFFÉE D'AIRES CLASSIQUES AU CŒUR DE L'ÉTÉ

FANTAISIES DE BRUCH ET SCHUBERT PAR HAMELIN, CEROVSEK ET L'OSM

Samedi 15 juillet / 20 h concert YAMAHA

SCHUBERT : Fantaisie op. 103 (orch. Mottl) et Fantaisie « Wanderer » op. 15 (orch. Liszt)

TCHAIKOVSKY : Roméo et Juliette, Fantaisie-Ouverture
BRUCH : Fantaisie écossaise pour violon et orchestre, op. 46

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL / Gregory VAJDA

Corey CEROVSEK, violon
Marc-André HAMELIN, piano

Soirée ludique pleine de fantaisie et de rêve.

Amphithéâtre (Joliette) / 43 \$, 35 \$, 26 \$, Pelouse 15 \$

LE GOSPEL, UN HYMNE À LA JOIE

Dimanche 16 juillet / 14 h concert Desjardins

Spirituels, gospel et folk

NATHANIEL DETT CHORALE / Brainerd BLYDEN-TAYLOR

De Toronto, 20 chanteurs, un quatuor de jazz et un chef charismatique pour un dimanche d'été au rythme du Gospel.

Amphithéâtre (Joliette)

23 \$, 19 \$, 17 \$, Pelouse 12 \$

PIANISTE MARC-ANDRÉ HAMELIN - LE POÈTE VOYAGEUR

Lundi 17 juillet / 20 h

DUKAS : Sonate en mi bémol mineur
SCHUBERT : Sonate en si bémol majeur, D960

Marc-André HAMELIN, piano

Église de L'Assomption / 25 \$

UNE EXPÉRIENCE MUSICO-THÉÂTRALE : PENTAÈDRE ET LES MIMES D'OMNIBUS

Mardi 18 juillet / 20 h

MOZART : Così fan tutte

OMNIBUS, LE CORPS DU THÉÂTRE

ENSEMBLE PENTAÈDRE

À partir du *Così fan tutte* de Mozart, les mimes d'OmniBus et le quintette à vent Pentaèdre proposent une série de variations sur le thème de l'amour.

Église de Lavaltrie / 25 \$

Navette Express aller retour Montréal - Joliette - Montréal

Information à la billetterie

JAZZ

Cette production est jazz comme dans Mingus et Rashaan Roland Kirk

SUITE DE LA PAGE E 5

De fait, tout y passe. Bush, le raci- sme, la soustraction de libertés civiles, la guerre en Irak... Ils dé- capent! Et ce, avec une volonté si prononcée qu'ils s'affichent, une fois encore, comme les héritiers de Charles Mingus et de Max Roach, d'Art Blakey et d'Archie Shepp. Soit ces musiciens qui étaient davantage que cela.

Le World Saxophone Quartet, c'est d'abord David Murray, Oliver Lake, Hamiett Bluiett aux saxophones, augmentés cette fois-ci de Craig Harris au trom- bone, une formation rythmique et... James Blood Ulmer, guita- riste extraordinaire parce que n'hésitant jamais à jouer avec ap- prêté. L'interprétation qu'ils font de *Mannish Boy*, célèbre morceau de Muddy Waters, en renvoie bien d'autres au cata- logue des insignifiances.

La beauté de cette production réside en bonne partie dans ceci: elle est jazz comme dans Mingus et Rashaan Roland Kirk.

Elle est noire, toute noire. Il n'y a pas de note BCBG-post-modern-branchée.

Au premier jour du festival, on a été une fois encore conquis par le spectacle du groupe Masada, qui rassemble John Zorn au saxo- phone alto, Joey Baron à la batte- rie, Dave Douglas à la trompette et Greg Cohen à la contrebasse. Ce show avait été enregistré par Radio-Canada. Bonne nouvelle, il sera diffusé sur Espace Musique demain à compter de 20h.

Le groupe Concordmusic an- nonce la publication prochaine de tous les enregistrements réalisés sur Riverside par Thelonious Monk, alors que John Coltrane était son saxophoniste. Espérons que cette fois-ci sera la bonne. Le nombre de fois qu'on nous a fait le coup de l'édition complète, c'est... de l'inflation pure.

Le Devoir

soirées

Hors Pistes

La poésie en spectacle

Du 2 au 6 août 2006
21h00

Un violon, une voix, des amis musiciens et la nature comme décor... Dominique Tremblay et Hélène Tremblay vous attendent à la nuit tombée, pour un spectacle envoûtant au pied de la petite montagne qui jouxte leur maison.

Mis en musique et en espace, des textes de Langevin, Miron, Dorion, Morency, Lapointe, Latif-Ghatts, Neruda... POÈVIE dirait Langevin.

Les journées Hors Pistes

Tous les jours entre 14h et 19h
Ateliers, conférences, rencontres, cinéma, etc.
Visitez notre site et venez pique-niquer!

Information et réservations:
819.322.7058
info@ruedesmusiciens.com
5893 rue des Musiciens, Val-Morin

production RUDES MUSICIENS

www.ruedesmusiciens.com

Cinéma



Le réalisateur Sydney Pollack en visite à Bilbao

Gehry en sketches

SKETCHES
OF FRANK GEHRY

Réalisé par Sydney Pollack.
Images: Sydney Pollack, George Tiffin, Claudio Rocha et Marcus Birsel. Son: Jon Oh. Musique: Sorman & Nystrom. États-Unis, 2006, 82 min

STÉPHANE
BAILLARGEON

Son premier Gehry, Frank O. l'a réalisé pour lui-même, dans les années 1950, en habitant de formes déstructurées un bungalow anonyme de la banlieue de Los Angeles. L'humble résidence apparaît dans le passionnant documentaire que lui consacre le réalisateur Stanley Pollack. Elle charrie déjà tous les tics et les travers de ce cubiste contemporain, des matériaux bas de gamme en côtoyant de plus nobles, les volumes autonomes n'empêchant pas l'harmonie d'ensemble, certaines formes semblant déjà défier les lois de la gravité. En exploitant à fond ces caractéristiques, Frank O. Gehry est devenu le plus célèbre star-architecte de la planète.

Star-architecte et anarchitecte, en fait. Mais pas au sens du délicieux néologisme forgé par le conteur Fred Pellerin pour désigner celui qui construit n'importe quoi, surtout des cochonneries. Plutôt anarchitecte au sens de celui qui crée en toute liberté, sans contrainte illégitime, sans la pesante autorité des anciens.

Ses œuvres sont bien connues. Le musée Guggenheim de Bilbao est même considéré comme un des chefs-d'œuvre du XX^e siècle. La grande sculpture habitée par l'art moderne et contemporain, les grands volumes audacieux et parfaitement fonctionnels ont repositionné la petite ville espagnole sur le circuit touristique mondial. On pourrait dire un Gehry, comme on dit un Picasso.

Seulement, ce créateur demeure assez secret et refusait toutes les propositions de documentaires jusqu'à celle-là, acceptée parce que son vieil ami Sydney Pollack dirigeait l'examen. Le réalisateur de *Tootsie* et de *They Shoot Horses, Don't They?* a consacré cinq années à l'hommage analytique.

Le résultat réussit très bien à faire comprendre d'où vient Gehry et par où est passé ce bâtisseur de cathédrales modernes. Il parle un peu de ses origines modestes, de son enfance et de son adolescence à Toronto, jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Il évoque sa décision d'abandonner le nom Goldberg pour se protéger de l'antisémitisme toujours plus ou moins rampant. Il parle ouvertement de ses travers

personnels, à commencer par une ambition démesurée. Il expose sa façon de travailler, sans plans: d'abord des esquisses vites griffonnées, puis les maquettes successives, jusqu'au transfert numérique, le monde virtuel et les moyens financiers des clients permettant de donner réalité à des structures de plus en plus complexes.

Ce Gehry en sketches multiplie les propos et confidences de l'artiste mais suscite aussi des commentaires d'amis, de collègues et de quelques adversaires, avec, au passage, beaucoup d'autres célébrités, le comédien Dennis Hopper, le chanteur Bob Geldof, les intellos Hal Foster et Charles Jencks, l'architecte Philip Johnson. Même le thérapeute de la star vient dévoiler quelques secrets profondément enfouis dans le cabinet fréquenté depuis des décennies.

La grande qualité du travail de Pollack se concentre dans ces moments. Lui-même connu et connaissant lui-même Gehry, il demeure juste assez présent pour ne pas taper sur les nerfs. Il s'efface devant son sujet et laisse les autres le juger, surtout des artistes et des théoriciens de l'architecture capables de faire comprendre ce qui est à l'œuvre dans les créations comme le siège social de la DG Bank à Berlin, le Anaheim ICE, le Fred and Ginger de Prague ou le Walt Disney Concert Hall de Los Angeles. Les images de ces lieux magiques sont évidemment à la hauteur de la qualité attendue. Frank Gehry est un gigantesque architecte et *Sketches of Frank Gehry* lui rend l'hommage espéré.

Le Devoir

L'esprit, l'humour et la grâce réunis dans un seul thriller

LEMMING

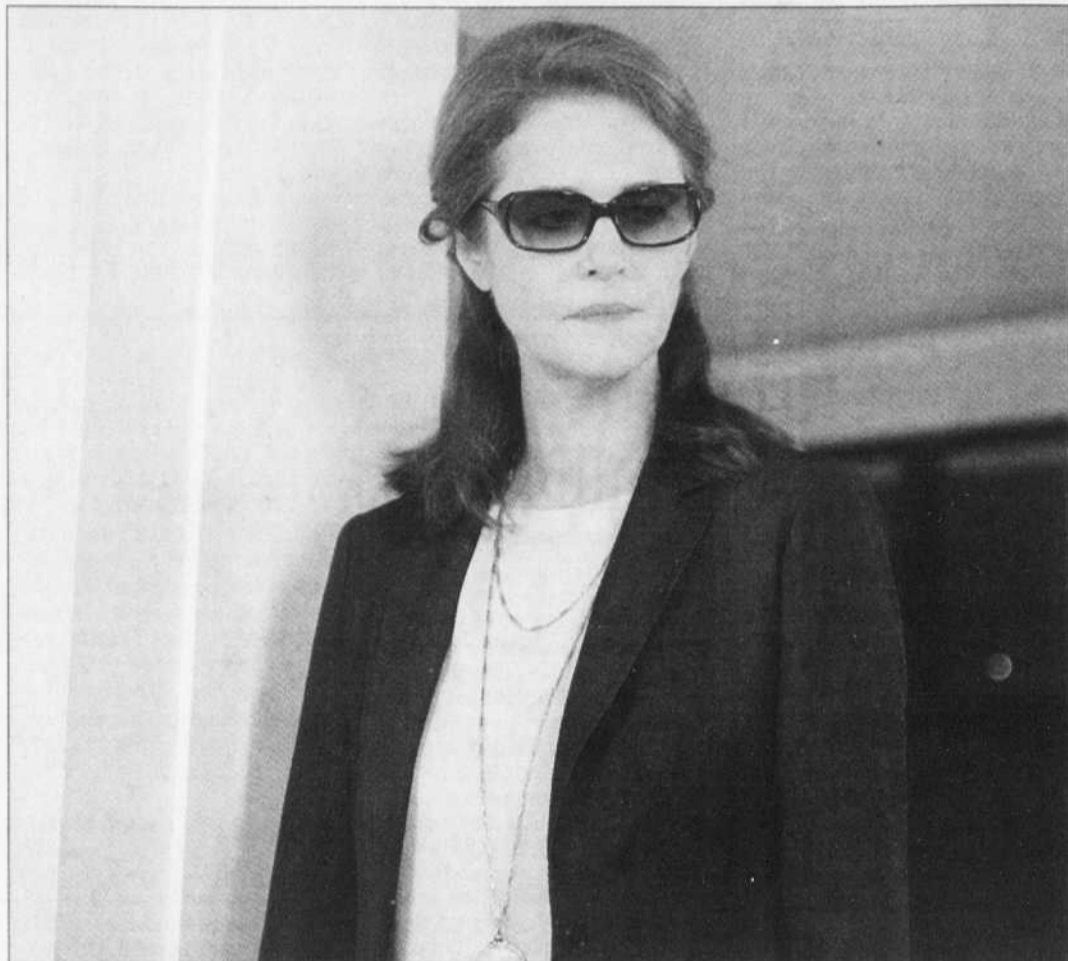
De Dominik Moll. Avec Laurent Lucas, Charlotte Gainsbourg, Charlotte Rampling, André Dussollier. Scénario: Dominik Moll, Gilles Marchand. Image: Jean-Marc Fabre. Montage: Mike Fromentin. Musique: David Sinclair Whitaker. France, 2005, 129 min.

MARTIN BILODEAU

Dans l'imaginaire de *Lemming*, il y a un peu du Bergman de *Persona*. Mais dans l'exécution, il y a surtout, et c'est pour le mieux, beaucoup de Dominik Moll, l'auteur de *Harry, un ami qui vous veut du bien*. L'esprit si détourné qu'il étrangle, l'humour si étouffé qu'il grince, la grâce si violente qu'elle donne le vertige, font de cet insolite thriller psychologique un des plus beaux rendez-vous cinématographiques de l'été.

Si, à première vue, le décor change radicalement par rapport à *Harry*, la géométrie des personnages (deux couples, un sans histoire, l'autre dysfonctionnel et inquisiteur) laisse croire, pour un temps, qu'on baigne dans les mêmes eaux. Nouvellement installés dans un pavillon moderne d'une ville de province anonyme, Bénédicte (Charlotte Gainsbourg) et Alain (Laurent Lucas) reçoivent à dîner le patron de ce dernier (André Dussollier) et son épouse (Charlotte Rampling). À peine installés à table, une douche froide de madame force les invités à prendre congé de leurs hôtes. Les platon excuses de monsieur résonnent encore dans la maison lorsqu'Alain descend, en pleine nuit, déboucher l'évier de la cuisine. Cause du refoulement: un petit rongeur noyé, qui reprend vie au matin.

Enquête que mène Bénédicte pour comprendre comment l'animal a pu se retrouver dans pareille posture fait écho au drame qui va se jouer, à la mort qui va s'installer dans la chambre d'amis, au doute qui va s'installer dans la



ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Charlotte Rampling joue le rôle de l'épouse du patron d'Alain dans le film *Lemming*.

chambre des maîtres.

Autant rester vague sur la suite de ce jeu de pistes insolite et vaguement futuriste où ce qui est donné à voir et à entendre est sujet à interprétation, voire à délire, lorsque le plaisir s'y met. De fait, la destination, avec ses possibles réponses au mystère, importe moins que le voyage, au cours duquel les deux héros masculins sont renvoyés dos à dos, où les deux héroïnes fusionnent en une seule, jusqu'à se confondre, jusqu'à ce qu'on les confonde, bref, jusqu'à ce lac reculé dans les mon-

tagnes (résolument scandinave, sans que ce ne soit dit) où la parenté de *Lemming* avec *Persona* prend tout son sens.

Dominik Moll est, avant tout, un créateur d'ambiances. Si on sent parfois que les articulations de son récit manquent de lubrifiant, le climat éthéré, d'égale importance au récit, est constant et captivant. Sa mise en scène précise, jamais ostentatoire, intègre tels des meubles hétéroclites quatre personnages admirablement dirigés, qui semblent, comme nous, ne pas savoir où on va,

et prennent, comme nous, un pied d'enfer à faire le voyage.

L'excellent Laurent Lucas domine la distribution, dans un rôle voisin de celui qu'il jouait dans *Harry*. Perplexe, refoulé, avec des gestes qui semblent mal accordés avec sa pensée, et vice-versa, il est le seul guide vraiment fiable dans ce labyrinthe où Rampling, Gainsbourg et Dussollier, tous trois formidables, s'échangent les masques d'Ariane et du Minotaure. Par ici la sortie...

Collaborateur du Devoir

« Je me suis bidonné! »

LES BRONZÉS 3

Amis pour la vie

LES MÊMES... en pire!

À L'AFFICHE!

festival ORFORD

23 juin > 13 août 2006

Plus de 40 concerts!

Attrapez un air d'été!

Orford en famille du 14 au 16 juillet

À venir...

15 juillet, 20 h
Hervieux et l'OSS, la chanson à l'unisson
présenté par la Caisse Populaire Desjardins du Lac-Memphrémagog
Marc Hervieux, ténor
Stéphane Laforest, chef d'orchestre
Orchestre symphonique de Sherbrooke

16 juillet, 11 h
Le vilain petit canard
présenté par la Caisse Populaire Desjardins du Lac-Memphrémagog
Éthel Guéret, soprano
Bernard Lavasseur, baryton
Hugo Larènes, guitare

18 juillet, 20 h
Quatuor jazz, le monde sur une portée
Luc Fortin, guitare
Richard Lévillé, guitare
Marin Nasturica, accordéon
Michel Donato, contrebasse

Concerts gratuits
Venez entendre les stagiaires de l'Académie de musique
Mercredi 19 juillet, 20 h*
Jeudi 20 juillet, 20 h*
Dimanche 23 juillet, 11 h*
* Salle Gilles-Lefebvre, Centre d'arts Orford

Forfait repas concert 49 \$

3165, chemin du Parc, Orford
1 800 567-6155
billetterie@arts-orford.org
www.arts-orford.org

centre d'arts ORFORD

LE DEVOIR Canada Québec

PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 4 au 10 juillet 2006

FILM/TÉLÉSÉRIE

- 1 SAMANTHA OUPS! Volume 1
- 2 THE MATADOR
- 3 FINAL FANTASY VII: ADVENT CHILDREN
- 4 LES BOYS IV
- 5 L'GROS SHOW Saison 1
- 6 EIGHT BELOW
- 7 FRIENDS Complete Season 10
- 8 HARRY POTTER AND THE GOBLET OF FIRE
- 9 ULTRAVIOLET
- 10 LOST Complete Season 1

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 JAMEL DEBBOUZE 100% Debbouze
- 2 STAR ACADEMIE 2005
- 3 GAD ELMALEH L'autre c'est moi
- 4 LES DOSSIERS DA VINCI
- 5 MARIE-ÉLAINE THIBERT En concert
- 6 FRANCK DUBOSC Pour toi public
- 7 NEIL YOUNG Heart Of Gold
- 8 WRESTLEMANIA XXII
- 9 OLIVER JONES Serenade
- 10 ALAIN CARON Live - Cabaret de Montréal

LES AMANTS RÉGULIERS

UN FILM DE PHILIPPE GARREL

Clotheilde Hesse Louis Garrel

LION D'ARGENT FESTIVAL DE VENISE 2005

LES CAHIERS DU CINÉMA · POSITIF · L'HUMANITÉ · TÉLÉCINÉOS · ZURBAN · TÉLÉRAMA · LE MONDE · STUDIO MAGAZINE · LES INROCKUPTIBLES · CHRONICART.COM · PREMIÈRE · ELLE · LE NOUVEL OBSERVATEUR

• LES AMANTS RÉGULIERS, (...) EST À RANGER DANS UNE CLASSE À PART... •
Marc-André Lussier - La Presse

• ...AVEC UN FILM PAREIL, L'AMOUR EST SOMPTUEUSEMENT JEUNE •
Juliette Ruer - www.arretetoncinema.blogspot.com

• UN VÉRITABLE CHEF-D'ŒUVRE •
Les Inrockuptibles - Jean-Marc Lalanne

À L'AFFICHE!